

Bon

Marcel Diaz
L'itinéraire d'un adolescent

De Marseillan (34)
Guerre civile Espagne 1936 1939
ALICANTE
Camp de concentration d'Albatera.(Al)

Récit

nouveau

pardon pour les fautes doctographe

I. MARSEILLAN 1916 LA FAMILLE DIAZ DEBARQUE D'Algérie

II. MARSEILLAN

Mon père SALVADOR Ma mère ROSARIO

Enfant, Antoine, Isabelle, Antoinette, Raymond, Joseph, Fernand, en désirant trouver du travail le plutôt possible est pouvoir organiser le bien être d'une Famille, enfin?

La guerre fait rage, les hommes valides sont au Front, pour ce battre pour la France, manque de main-d'œuvre. Le travail pour travailler les vignes ne manque pas il était assez facile durant cette période de trouver du travail. Les travailleurs étrangers n'étaient pas appréciés par les Français... Ces Espagnols qui venaient manger le pain des Français ! Ces Espagnols venaient pour travaille gagner leur pain a la sueur de leur front et vous aider à construire votre lendemain. Car la guerre ne se gagnera pas seulement au front car les soldats il faut les nourrir et si a l'arrière-garde on ne produit pas. Pas de ravitaillement pour les soldats, produire équivaut a lutter contre les Allemands, en travaillant équivaut a lutter pour la victoire, dite-nous merci. et travaillons main dans la main pour la France

Mes parents louèrent une maison, au numéro 1 de la rue Louis-Blanc, petite pour le nombres personnes dans la famille, mais il fallait bien s'en accommoder puisqu'il y avait du travail. , il fallut mettre les jeunes au travail. Ainsi cela fut fait, mais cela n'empêcha pas la famille de s'agrandir ! Là, naquit Catherine, le 16 avril 1918, et moi deux ans après Marcel, le 23 juin 1920. Au total huit bouches à nourrir ! Enfin, fin de la guerre. Il faut construire , tous les dégâts de cette putain de guerre, la vie prospère, en pleurant nos morts ,et fêtant la victoire, toute les semaines tour de ville, la fanfare en tête et le drapeau tricolore , en avant la

Marseillaise madame Cabeau toujours la première elles morte certainement j'ai film un de se anniversaire.

Certains des frères, travaillaient, ce qu'il est permis et mes parents, acheter une vieille maison, rue de la Fraternité au numéro 5, toujours à Marseillan, rue étroite, la lumière du Soleil ne pénètre jamais, quand ils ont déménagé, j'avais dix-huit mois, Antoine avait dix-huit ans, Isabelle seize ans, Raymond quatorze ans, Antoinette onze ans, Joseph dix, Fernand huit et Catherine quatre. Peut-on imaginer le travail de ma pauvre mère ? À cette époque la vie était dure et il n'y avait pas de sécurité sociale ! il fallait gérer toute cette grande famille, c'était maman ROSARIO

Si on compare hier et aujourd'hui, de quoi pouvons-nous, nous plaindre ? ... Malgré tout, le progrès social vient petit à petit. S'il faut recommencer nous sommes toujours là pour vous aider.

Étant espagnol, Antoine a dû faire son service militaire en Espagne, et se marié avec Manuela Figuera été revenu au bercail, au foyer, papa et maman, il y avait un toit et la chaleur de la famille, plus Antoine avait goûté la liberté de la République française, Raymond, lui, n'a pas répondu à l'appel, il a déserté, et n'est jamais retourné en Espagne. Plus tard Joseph aussi a été appelé à faire son service militaire, un an en Espagne. Mes parents ont acheté une maison rue de la Fraternité n°5, la maison était presque en ruine et elle n'était pas très grande. Raymond qui travaille comme maçon a fait les travaux de transformations dans cette maison. Une grande chambre séparée en deux, d'un côté la chambre des filles, de l'autre celle des parents, et au grenier la chambre des garçons. Joseph retour d'Espagne était maçon, Fernand manoeuvre et mes sœurs Isabelle et Antoinette étaient placées comme bonnes dans des maisons bourgeoises. Catherine A L'école je n'étais pas né, et moi je suis allé à la maternelle, et quand je suis sorti de la maternelle, j'étais avec les grands en cinquièmes. En cinquièmes, je rentrais et au bout d'un moment, je voulais faire pipi, alors je passais par une porte et je ressortais par l'autre. Je ne pouvais pas rester en classe. Je ne pouvais pas être enfermé c'était plus fort que moi et puis c'était amusant aller à l'étang et pêcher des crevettes des coques que d'être entre quatre murs obliger à apprendre ce qu'il leur faisait plaisir, mais qu'il ne me plaise pas, et naturellement le directeur convoque mes parents, on me punissait mais je recommençais, Quelques années plus tard mon père s'est fait embaucher aux Salins du Midi, Marseillan Sète.

. Étant une famille nombreuse, les Salins du Midi ² Nous ont logés dans une maison neuve qu'on appelait capite, une maison pour quatre familles avec un hangar. C'était au lieu-dit *Capites*, et nous y sommes restés trois ans. Cette maison fut détruite pendant la guerre par les Allemands par peur du débarquement car son emplacement, pouvait favoriser le débarquement,, entre la mer et les étangs, la mer a un km, étang a 6 cent mètres c'était le paradis. Il y avait trois locataires dans cette maison et mes frères passionnés de la chasse aux canards, ils avaient des affûts au bord de l'étang le garde champêtre de la compagnie. Le garde avait adopté trois filles de différents âges 15, 11 et Suzie ma copine de 9 ans, Claudine 11 ans Mireille 15 ans elle boite, qui jouait du violon et quand elle faisait ses gammes... Oh ! peuchaire ! Elle nous cassait les oreilles mais on les aime bien sa nous amusait, on allait passer les soirées avec, moi et Joseph car Fernand aller voir Adeline son premier amour Tous ceux qui étaient en âge de travailler. Furent embauchés par la compagnie du salin du Midi. Fernand s'est amouraché de la voisine une charmante demoiselle 18 ans du nom ADELIN son Premier amour, et moi pour aller à l'école à Sète et je prenais le petit bus tout les jours pour y aller avec Suzie, la petite voisine, ses long cheveux friser, mignonne jusque à Sète, on était assis l'un à côté de l'autre, arriver à Sète il fallait ce quitter car chaque un a son école, moi je préférais aller au port dans des vieux bateaux échoués datant de la guerre de 1914. Le bus nous déposait en face du marché, je déposais mon panier-repas au café en face de l'arrêt de bus et je me rendais ensuite à l'école. Je me souviens de la rue de mon école de

Sète, rue de la Révolution, Mais, parfois je traînais dans le jardin des plantes, pêcher les poisons rouges ou au port, je m'amusais dans les épaves des bateaux de la guerre, a l'école, aussitôt que je me voyais entre quatre murs, je ne pouvais pas rester a l'école de Sète je ne pouvais pas m'échapper, je ne rentre pas! Qu'est-ce que je leur ai mené la vie dure à mes parents ! Pourtant mon père était sévère, mais moi comme le plus jeune ,le dernier il n'a pas été trop sévère, et comme tout le monde allait travailler, j'étais livré à moi-même, et puis, j'étais le petit dernier, mes frères et sœurs étant plus âgés après leur travail, ne pense pas a moi, ma mère s'occupait des affaires de la maison, les repas, la basse-cour, le linge, il fallait aller a Sète faire les courses, avec le Bus de ligne. Enfin, pas beaucoup de temps pour s'occuper de moi. Que j'aille à l'école ou pas, personne ne s'en souciait ! Après avoir travaillé toute la Semaine, le dimanche repos ma mère je me souviens donnait a chacun l'argent de poche qu'on appelle ici, la solde, car ce qui travaille, le Samedi apporte l'argent gagner de la semaine, et la donne a maman, c'était ma mer qui gardait la bourse qui gérait l'argent pour l'entretien de la maison sûrement que entre mon père et ma mère ils avaient une certaine complicité comme dans tout les familles

Mon père n'était pas le dernier à s'amuser ! Le dimanche, il prenait sa bicyclette, Prenait une bonbonne de vin, de cinq litres, sur le porte-bagage, moi sur le cadre, et nous partions voir un de ses copains, Paco Gil, qui jouait de la guitare a coté d'Agde et un autre qui chantait, et dansait la Jota ; Ramoncito les castagnettes, nous passions les après-midi du dimanche a boire et danser, leur bouteille de vin au milieu de la table, trois verres a moitié de vin rosé après avoir chante ou dansé une jota, finir leur verre de vin, le premier qui sort pour rendre le sur plus de liquide ingurgite cette Ramoncito mais aussitôt il le rende (vomir) il recommence, je passe l'après-midi avec le fils de Paco Gil, on s'amusait dans la cour. Tout près d'Agde, La Grange rouge, laissant ainsi du large à ma mère qui se réunissait avec les voisines et passait les après-midi du dimanche a papoter et a tricoter.

Mon frère, Antoine la campagne, le travail de la vigne, loin des villes, ça lui déplaisait, est sans regarder l'intérêt général, il put convaincre mon père pour changer d'air. Adieu veaux, poule et cochon, car a Capite on gagne bien notre vie est on était bien. Hélas?

Vers 1929, comme tout le monde travaillait, mon père a eu assez d'argent pour que nous puissions partir à Vence pour « faire les primeurs » proposition de mon frère Antoine. Bouleversement dans la famille, sa na pas porte chance, nous voila a Vence, ont a acheté une vieille camionnette, pour faire cette activité, un vieux magasin, tout a refaire aucune expérience pas grand espoir de faire fortune,. Mon frère a fait peindre un grand tableau avec un soleil et un paysan qui binait la terre. Ce tableau était peint sur la vitrine du magasin. : cette très beau, fait par un artiste peintre que mon frère avait donne asile car il était malade,- Bon, il faut t'envoyer à l'école. Demain il faudra aller a la mairie, De Vence, hélas il n'y avait pas de place à l'école de Vence pour moi, je comprenne rien à l'école ça ne marchait pas, alors mon frère a demandé à Célestin Freinet qu'il connaissait bien était un ami s'il pouvait me prendre a son école. Mon frère aîné Antoine était anarchiste... Au début Freinet était communiste, alors avec mon frère ça discutait mais Freinet avec le temps, a changé d'opinion. il a préféré se consacrer a l'éducation est être a la porte de ses élèves et voila Marcel a l'école a St Paul. Quand mon père est reparti à Marseillan nous sommes restés, mes frères, José, Antoine, sa femme, Fernand, ma sœur Catherine, et moi. Mes frères étant des jeunes hommes qui pensaient plutôt à s'amuser, (aussi bien moi que les autres, je ne veux pas les critiquer !) Les affaires ne furent pas brillantes ! Nous n'avions pas beaucoup d'organisation et le commerce n'a pas duré, beaucoup de dépense et beaucoup de crédit. Fernand a travaillé chez un primeur ambulant, Joseph de nouveau maçon et moi, le dimanche, je vendais des cacahuètes. « Cacahuètes, pistaches ! » Je vendais dans les cafés et aussi au cinéma. Quand il y avait des

jeunes qui voulaient rentrer au cinéma et comme j'avais des sous, je payais la place aux copains et, parfois, c'est le panier à garde que je laisse à la caissière pour aller voir le film !

Cela m'était arrivé tellement souvent de désirer voir le cinéma est de pas avoir les moyens. Pour une fois que je pouvait être de l'autre côté de la barrière et payer au copain, est leur faire plaisir, ouf, pour que vous sachiez jusqu'à quel point j'étais un justicier, je sortait du cinéma un soir je vois deux garçons qui se battaient (un plus grand que l'autre naturellement c'était le plus grand qui avait le dessus je leur dis bon toi le grand laisse ce garçon y et plus petit que toi, ça t regarde pas, quoi est bien maintenant nous serons deux, il m'a donné une paire de baffes, il m'envoie promener, je me relève je lui cours après mais il court plus vite que moi, il vaut mieux pour moi.

Donc, il demanda à Freinet s'il pouvait me prendre dans son école :

- Tu ne pourrais pas me rendre service, pour mon petit frère, Freinet accepta de me prendre dans son école de Saint-Paul et c'est comme ça que je me suis trouvé à Saint-Paul-de-Vence avec comme instituteur Célestin Freinet. Mais Saint-Paul il y a 5 ou 6 km de Vence, je partais le matin avec mon petit panier, je prenais la route pour aller à l'école. Quand j'y arrivais ! Au bout de quelque temps de me voir sur la route des voitures s'arrêtent, ou tu vas, tu veux monter, oui, j'allais jusqu'à Saint-Paul en voiture, à l'école, je donnais mon petit panier à Madame Freinet et je rentrais en classe, le midi je mangeais avec eux. J'ai un bon souvenir de cette période, sûrement, ça me donne le goût d'apprendre à Saint Paul de Vence. Avec Freinet, je restais souvent, dans cette atmosphère de paix et communiquer savoir-faire plaisir, et, l'après-midi si tu voulais, tu prenais tes devoirs et allais sur les remparts. S'il faisait beau, je crois si je serais rester plus longtemps je me serais adapté à sa pédagogie je commençai à aimer, on fait notre temps de classe, après ceux qui voulaient partir, prenaient une feuille de papier et un cahier. Nous allions, chez le boucher, les autres, chez le jardinier. Un autre aux remparts, *voir les oiseaux passer...* Et nous écrivions, oui c'était bien, naturellement, il y avait cette liberté, qui nous obligeait à bien travailler pour être fier de notre travail, il n'y avait pas les murs. Tout le monde aimait cela, par exemple au bureau de tabac :

- Bonjour Monsieur !

Et nous lui posions des questions sur ce qui se passait dans la journée. Il nous racontait et cela devenait une rédaction... Si elle était imprimée, on allait faire voir au buraliste qui était content ça lui faisait de la réclame Tu partais sur les remparts de Saint Paul de Vence : *Oh ! Je vois la montagne, les fleurs et les arbres, le vent...* . Chacun s'exprimait selon son désir, selon sa passion, il n'y avait pas une obligation, quand l'on rentre chacun lit sa rédaction est Freinet nous donne son opinion est corrige les fautes, se comme si, se comme ça, c'est cela la pédagogie Freinet. L'on découvre la vie est l'on apprend beaucoup de chose qui nous plaise qu'on n'oubliera pas.

Oh ! Oui, nous on aimait notre maître. Oh ! Oui, carrément, Me moi être libre c'était ma passion, apprendre c'est difficile de rattraper le temps perdu, et manque de volonté, quand j'arrivais à l'école, il y avait madame Freinet, sa fille devait avoir quatre ans. Je n'étais plus là, nous étions partis à Marseillan, je ne sais pas, plus tard elle a écrit un livre et s'est occupée de l'école de Vence, elle aussi. Je ne l'ai pas vue beaucoup, je me rappelle que l'on se mettait à table et que ses parents devaient s'occuper d'elle. . Pour les devoirs chacun devait présenter le matin comme devoir de maison, une rédaction, quelque chose un devoir qu'il avait inventé, trouvé, enfin, un sujet, le sujet n'avait pas d'importance surtout l'orthographe. Tous nous lisions le nôtre. Une fois que c'était fini, nous votions: le maître corrigeait et signale les fautes d'orthographe, et on vote - Pour Marcel, les votes à main levées, deux, pour Julien, trois, quatre. Ah ! C'est Julien qui a gagné !

Nous imprimions celui qui était voter, on sortait l'imprimerie. L'imprimerie c'était un petit casier avec les caractères, il y avait des petites bandes avec des lignes, avec des pincettes nous prenions les caractères. On remplissait chaque ligne, après, nous le serrions selon le teste avec une vis pour ne pas que cela bouge, nous mettions une feuille de papier et au rouleau d'ancre on passait dessus. Bien sûr il y avait des cours d'orthographe ! Il y avait une dictée, que le maître nous dicter chacun l'écrivait et puis après entre nous, nous corrigions les fautes. Freinet sur pair viser

- Ce n'est pas comme ça, il faut la recopier. il était sévère entre nous

Tous donnaient son avis. Freinet était là naturellement qui superviser, est corriger et nous disiez pour quoi si pour quoi ça, mais après, nous étions autonomes. Notre maître Freinet était là, même si, les parents, étaient choqués, c'était sa façon de faire, c'était comme ça. Quand long trouver des fautes sur le devoir d'un autre élève, on était fier de leur dire.

Nous faisons un journal. Le journal de l'école de St Paul de Vence s'appelait :

« *Les Remparts* » ou « *La Gerbe* » nous envoyons nos textes, ceux qui avaient été votés en classe, des fois nous envoyons aussi des colis pour échanger avec d'autres écoles. Il n'y avait pas le bourrage, de crane « *ABCD des carottes et des navets !* ». Il n'y avait pas tout ça. Tous les enfants participaient, il n'y avait pas de rejet, le contact qu'ils avaient avec leur maître était issu de la confiance réciproque. Chacun avait sa rédaction à raconter, c'était le devoir du soir. Mais moi, je n'arrivais pas tous les jours à l'école, hein, quand je venais en chemin, il y avait un grand pont, une rivière et des arbres, la liberté! Je passais la journée à pêcher, mais je n'allais pas à l'école. Comme j'avais le petit sac et quand c'était l'heure, j'allais manger. Et quand il fallait rentrer, je rentre à la maison :

- Alors Marcel ça va! Ton maître ma dit que tu manque souvent en classe pour quoi. Je répondais : j'étais fatigué je me suis reposer en route a la rivière, il me gronde, il me dises, mais Marcel il faut te rendre tout les jours en clase avec tes autres compagnons pour apprendre et gagne ta place dans la vie car Freinet n'est pas content de toi. Quand je vous dit que s'est la faute a personne si je suis nul, c'est moi.

Je n'y allais pas tous les jours. C'est pour ça que je vous dis, je suis nul et en lisent se livre qui justifie mon manque d'orthographe c'est bien moi, ses trop tard je reconnaît que l'éducation est le respect, être fier de soi voila la pédagogie Freinet, forme les jeunes pour demain pour formai une nouvelle génération différente de celle d'aujourd'hui avec beaucoup d'amour a se lui qui te respecte, et veut ton bien au fut à mesure qu'ils comprennent le pour quoi, de leur propre volonté, librement. C'est comme ça que je vois sa pédagogie de Freinet Je ne sais pas si j'ai raison ou tort mais il vaut mieux la paix que la guerre, mai il ne faut pas être le mouton a tondre qu'on emmène a l'abattoir, un jour j'arrive en clase et je raconte un rêve comme devoir. Voici le rêve :

« *J'ai rêvé que le Maire de Saint Paul de Vence ne voulait pas entretenir notre école normalement comme cela était son obligation, son devoir, il manque de bois de chauffage les wc , DEGUELASSE sans hygiène cela fait qu'un jour nous sommes allés en délégations voir le maire. Monsieur le Maire, pourquoi? Il a refusé de donner des explications ...* » non et non ,allez dehors, pourquoi non et bien ?oui?c'est votre devoir, c'est le rêve. On en voit d'autre au cinéma, je ne me suis pas retenu , je me suis lancé sur lui et on s'est battu et j'avais un couteau, pas une mitraillette, un canif pour pointer les crayon. Et je l'ai tué. Je crois que j'avais huit ans, et on m'a donné mille francs pourquoi pas 10.000 on vois ça au cinéma. Cette histoire est arrivée aux mains du Maire et alors avec la cléricaille de Saint Paul de Vence, le curé, le machin, tout ça, des manifestations dans les rues, des affiches de partout, des affiches du rêve Salvador Diaz que j'avais écrits, placardées dans les coins des rue partout. Les manifestants fascistes et cléricaux sont allés à l'école pour expulser le maître Freinet dehors,

avec le curé et tout le bordel s'est l'occasion, il fallait en profiter, mais ce n'est pas l'avis de Freinet. Alors, Freinet a fermé la grille de l'école avec le pistolet, un vieux pistolet de la guerre 14-18 qui ne marche pas à la main et il a dit :

- Celui qui passe la grille, je le descends, je suis le responsable de ces enfants et ici personne ne passe ni rentre, personne n'est rentre, tu penses. Cela a fait du bruit, tout le monde a sut le différent qu'il y avait entre le Maire de St Paul. On dit que J'ai été le « déclencheur », sinon la pédagogie Freinet serait toujours enterrée, quand ma rédaction a été publiée cela a éclaté au grand jour. J'ai porté du tort individuellement à cet homme... Suite à la rédaction « *UN REVE* ».

Je me suis senti fautif des événements qui se sont passés après. Même maintenant je me sens fautif de cette histoire. Hervé, un ami instituteur de pédagogie Freinet m'a dit :

- Ne te sens pas fautif, c'est toi qui a donné l'étincelle, sinon Freinet serait passé à l'histoire, comme autre chose.

Dans ma rédaction je dis qu'on m'a donné mille francs; pourquoi pas 10000, Hervé, a trouvé une autre de mes rédactions où il était question de sous, en plaisantant il m'a dit :

- Tu étais intéressé, toi ! Naturellement j'ai toujours vue, chez moi manque dix sous pour faire un franc

Tu te rends compte, cet homme était tranquille si on veut dire, et du jour au lendemain, j'arrive, il a été accusé de faire des révolutionnaires nous former en révolutionnaires mais non. Revenons. Naturellement personne n'est rentré dans l'école. Ils ont tapé aux fenêtres, ils ont poussé les fenêtres Il on fait un tapage monstre, mais ils ne sont pas rentrés, mais l'Académie se mêler le résultat plus tard.

FILM LE MAITRE QUI LAISSAIT LES ENFANTS REVER

Mais, je connais Diaz, je connais Marcel. Un ami Henri Portier aujourd'hui décédé. Merci Henri

- Vous le connaissez ? Oui, mais il n'est pas italien, il est espagnol. Il faut lui demander l'autorisation à Marcel Diaz. il est autorisé a s'appeler MARCEL? mais SON NOM SAIS SALVADOR DIAZ

Ils m'ont envoyé le scénario, mais je ne l'ai pas signé pour la simple raison que je ne suis pas italien, mais espagnol. J'ai rencontré le réalisateur et il m'a invité à Paris. J'ai une photo où je suis avec lui. Je ne peux pas dire si je me retrouve dans le personnage, ni dans le film mais se gentil de se voir a l'age de huit ans. Ils ont dit que Freinet fabriquait des révolutionnaires, ce n'est pas vrai, révolutionnaire, ce n'est pas Freinet qui m'a fait. Je suis révolutionnaire. Car j'aime la justice qui vient du bas du peuple blessé et qui souffre, pas la justice imposer par la force de tous se privilégie qu'il croit que leur privilège et un don de dieu, et leur instruction leur donne le pouvoir de savoir voler au nom de la loi. Je suis né comme ça et je ne veux pas que les autres en payent les conséquences. Dans mon caractère j'étais déjà révolté et ce n'est pas ce type de pédagogie qui a provoqué mes pulsions révolutionnaires. Les autres enfants, se sont instruits, épanouis, mais pas moi, vivre ensemble nous plaisais, Freinet n'imposait pas de discipline il nous la faisait comprendre nous l'imposions nous-mêmes. Car notre plaisir était de faire plaisir de récolter le fruit de notre effort. Dans cette école de liberté ou l'enseignement se mettait à la portée de chacun, nos personnalités pouvaient éclore et s'épanouir. Nous apprenions à trouver en nous les ressources qui nous donneraient plus tard le désir et le courage d'aller au-devant des combats de la vie.

Mais avec mon caractère, je préférerais aller au bord de la rivière, la liberté, sans penser que cela aurait été préférable de m'instruire... Cela m'aurait rapporté davantage... Mais enfin toute ma vie à cause de ça j'en ai bavé. De mon libertinage, je me suis retenu pour ne pas brusquer les situations, mais des fois c'est sorti, non ! Et selon les circonstances, j'ai été puni, accepté, ou rejeté combien d'événement resteront cachés qui pourraient justifier ma grande volonté de construire et non de détruire, un livre c'est trop court pour une vie de 95 ans, pour moi qui ne suis pas écrivain, voilà le résultat, ce livre, que malgré les efforts de mon amie n'est pas une réussite. La suite des événements, l'Académie s'en est mêlée et Freinet a préféré partir. Il donna sa démission de l'Éducation Nationale. Il a construit sa propre école, mais à ce moment-là, j'étais retourné à Marseillan. Mon frère Antoine, sa femme, Joseph, Fernand et Catherine se sont installés au Grau de Cagnes. Mon frère Antoine et sa femme Manuela sont devenus boulangers, pain intégral, tous les deux végétariens vendent du pain de régime, pain complet qu'ils portent à domicile. Le patron de la boulangerie un Docteur de Nice. Joseph et Fernand deviennent pêcheurs au Grau de Cagnes. Catherine se maria à Vence. Joseph, qui a un chien qu'il a dressé répondant au nom de Paoulino, va de Cagnes-sur-Mer jusqu'au Grau pour faire les courses, de chez le boucher, il ramène sa nourriture que son maître lui donne une fois à la maison. Tant est si bien qu'un jour, on proposa à mon frère de faire un film avec le chien! Le film s'appelait *«Les arènes joyeuses.»* avec Lucien Baroux et Lysette Lanvin en 1928. je devais avoir treize ou quatorze ans... *..j'ai cherché le film, je l'ai trouvé, j'aurais voulu l'acheter manque de fond pour l'acheter d'occasion. Joseph chante et danse dans le film avec les filles du bal? Adieu Venise provençale adieu Pays de mes amours, avec Alibert, Lucien Baroux est un clochard qui a un chien, notre chien Paoulino est tout les deux vont voler dans les poulaillers dans la ferme pour manger il apporte le panier avec les oeufs, un jour à l'heure du repas dans un hôtel et Joseph a demandé des restes pour le chien. Lucien Baroux a dit, à no padet reste, un poulet, on lui a servi un poulet rôti, le titre du film (LES ARENES JOYEUSES) 1928 chanter par Alibert la chanson, Adieu Venise Provençale adieu pays de mai amour et mon frère Joseph était avec le groupe de danseur à la fin du film et on repart à MARSEILLAN*

*Marseillan est un petit village au bord de l'étang de Thau
 Qui nous donne son coquillage et le plaisir de naviguer dans l'eau
 Toi qui as su te séparer de ta mer, pour nous donner ce petit étang
 Et produire dans tes fonds
 ses beaux fruits qui sont un régal
 Les moules sont délicieuses, les huîtres sont merveilleuses
 Et les palourdes, sont les meilleures, de partout on vient chercher
 Et ton poisson est si frais, quand il arrive au marché
 On le voit encore sauter
 Et quand vient le printemps
 ces comme dans les champs
 On voit partout des voiles comme des papillons blancs
 est Marseillan est fier de t'avoir à ses pieds
 nous disons à tous sachez la respecter, si vous voulez toujours vous régalez.
 A Bon entendeur Salut
 Marcel*

VERS MARSEILLAN.

Mon père, était communiste, pourquoi ? Parce que c'était le parti, qui crieur le plus, c'était le parti, le plus populaire qui profitait, de la force que lui donne la quantité, beaucoup de militants. Mais la façon de penser des dirigeants, personne ne le savait étant donné que c'était Staline qui dirigeait tout. Ah ! « *C'est le parti, qui défend les ouvriers !* » Mais c'est plutôt les ouvriers qui défendaient le PCF... Pour la majorité des ouvriers, le parti communiste est le parti de la classe ouvrière là, on n'approfondit pas, ça s'arrête là et puis le parti a raison, parce que le parti défend les ouvriers, ils sont cette force qui croit au communisme. Mon père était de ceux-là. Un beau jour, il y a eu une manifestation à Béziers et moi, j'étais toujours avec les communistes. Je portais le drapeau communiste. Devant ROQUEBLAVE TARAT GROS Suite à tout cela il y a eu une réunion publique à Marseillan. J'étais à cette réunion avec mon père et les amis espagnols je devais avoir douze ans. Les dirigeants de la tribune : on demande - Il y a-t-il quelqu'un qui veut représenter les Espagnols ! comme il n'y avait personne, est ni plus ni moins, vous Monsieur Diaz, Monsieur Sanchez montez à la tribune. SVP est tout fier il sont montés

Et Monsieur Diaz et un autre espagnol Sanchez se sont assis à la tribune. tu pense il était fier mais ça va pas durer. Le PCF a fait son discours très applaudi. Quand le discours a été fini, tout le monde se salue et mon père est sorti avec Sanchez.

A la sortie, les flics les attendaient :

- Monsieur Diaz ? Monsieur Sanchez
- Oui.
- Venez avec nous, venez à la mairie.
- Vos papiers ! Confisqués !
- Vous avez vingt-quatre heures pour vous rendre en Espagne. Qu'elle gifle ! Expulsés du territoire français, vingt quatre heures, dehors de France.

Cela s'est passé en 1934, en France, à Marseillan. Voilà nous sommes rentrés à la maison, fallait partir vite, nous étions huit en famille, j'étais le plus jeune, mais déjà je trouvais cela révoltant aussi bien pour la police que pour le parti Communiste ? Mes amis ?

- Voilà la situation. Le Parti communiste coupable pour avoir provoqué mon père à monter à la tribune et n'a pas bougé son petit doigt à laisser se dérouler les événements en sachant coupable, vous voyez. LA TRAGÉDIE DE SAIT FAMILLES QUI DANS VINGT-QUATRE HEURES DEVAIT TOUT ABANDONNER ET PARTIR. Merci, partie Communiste Pour avoir ruiné deux familles car la famille Sanchez avec trois enfants, nous Joseph, Fernand, Catherine, et moi, les autres étaient mariés, il faut partir, la famille décide, premier départ, je dois partir avec mon père, est plus tard, le reste de la famille se rejoindra, en Espagne. la tragédie, l'affolement ; Il faut partir est long par, moi avec mon père, à Caudete Arrivant en Espagne, nous sommes accueillis chez ma tante, une sœur de mon père, veuve, mon père pouvait aller à sa guise, pour préparer l'arrivée du reste de la famille de ce fait, j'avais beaucoup de liberté. De ce caractère libertin en plus j'étais le français, j'ai attiré la sympathie et j'ai fréquenté beaucoup des jeunes, qui sont devenus des anarchistes, qui sont partis plus tard dans la *Columna de hierro* guerre civile. Juste en face de notre maison il y avait une boulangerie, une veuve qui faisait marcher le four est fait le pain, Madame Martin Teresa et un fils et une fille qui s'appellent, Teresa comme sa mère, de dix-huit ans et le garçon vingt ans tous ensemble faisaient marcher la boulangerie, le garçon avec la charrette et sont allés dans la montagne chercher du bois pour chauffer le four, il coupe un pin le

décortique fait des fagots charge sa charrette et rentre au bercail mais hélas, c'est pas si simple car couper des pins c'est défendu et la garde civile leur court après il fallait se cacher s'il t'attrape il leur confisque le bois et un procès il fallait faire attention, c'est le seul moyen pour chauffer le four, il risque tout pour vivre. Je suis arrivé en Espagne, c'était en temps de paix, je sortais de la République française à peine j'arrive, *la différence de mentalité* ce n'est pas possible d'être si en retard, dans la rue, quand les cloches sonnaient, les gens s'arrêtaient, et se taper dans la poitrine je pensais : il sont fadas !

Ils faisaient un signe de croix en priaient. Je ne comprenais pas ! Mais, si tu ne le faisais pas, on te faisait signe de faire comme eux. De même, quand le curé passait pour un décès, tous étaient à genoux sans regarder et quand tu passais devant une école tu entendais chanter « *Santa Maria, madre de dios cette des none qui fais la classe, que des prières*

La religion avait une emprise totale sur leur vie. il croit en dieu Je voyais les gens s'arrêter n'importe où dans la rue, au marché, pour se taper sur la poitrine avec leur poing, signe de croix suivant les heures à l'horloge du village. Une fois, les filles m'emmènent à Yecla, un petit village où il y avait la procession de la Vierge. Il n'y avait pas longtemps que j'étais là et mon espagnol n'était pas compréhensible. Il y avait foule, la vierge qui passe et la foule hurlant des cris d'hystérie au passage de la procession :

- *Houa, houa, houa*, vive la vierge au passage du cortège et comme tout le monde faisait du bruit. J'ai commencé à siffler. Les gens me regardaient, tout à coup de civil un à gauche l'autre à droite : « Venez avec nous ». Heureusement il y avait les filles : - Il est français, il ne comprend pas.

- Ah, il est français ! Bon, qu'il ne recommence pas !

Vous me faites chier avec toutes ces histoires ! Oh ! Oui, j'étais mal vu, J'ai rencontré des gens qui avaient mes idées, mais cette ignorance était forte. Un jour j'ai vu un curé rentrer dans un bar :?

- Qu'est-ce que vous foutez là, c'est le moment de la procession. Allez ! Allez ! Dehors à la procession !

Ils étaient en train de jouer aux dominos, et personne ne rouspétait, ils se sont arrêtés de jouer et ils sont sortis pour rejoindre la procession. J'ai aussi vu un curé donner des gifles à un gosse .C'était le jour des pétards, une fête au village. Le gamin jetait des pétards contre le mur de l'église, cela faisait des taches noires, le curé est sorti avec sa soutane et distribua des paires de claques au gamin. La religion en Espagne c'est affreux.

Le catholicisme¹ a toujours su s'adapter à la modernité, une femme ne pouvait pas rentrer dans l'église sans mettre son châle et maintenant l'Église accepte des femmes en mini-jupe. Ils s'adaptent, ils savent s'adapter pour leur intérêt sinon, ils n'auraient plus personne. Les Espagnols croient en Dieu les poings fermés, je ne chercherai pas à les convaincre. pour être normal il faut croire en dieu, il faut, que tu crois en Dieu, si non le diable et dans ton cor ,sinon ton amour ne sert à rien. Une grande partie ne croit en rien, mais suis le courant sans se poser de questions comme les moutons de Panurge et d'autres par intérêt. Nous, au contraire si nous cherchons ce bien-être général pour tout le monde cela nous crée des ennuis préjudice, toute ma vie cela ne m'a rien apporté à part les coups que j'ai reçus. Il faut avoir le cœur bien accroché pour défendre nos idées, de fraternité et liberté **CETTE LUTTE CONTRE L'ESCLAVAGE VIEND DE SI LOIN, LE PREMIER SUPPLICE POUR LA LIBERTÉ C'EST CELUI QUE VOUS APPELLEZ JESUS ET J'EN AI CONNU DES SUPPLICES AUTANT QUE JESUS DANS LES PRISONS DE FRANCO**, et ne sont pas montés au ciel, sinon dans des fosses communes, mais sont restés dans notre cœur ,on ne vous oubliera jamais.

Donc, nous sommes en Espagne à Caudete chez ma tante, une sœur de mon père. Mon père avec l'argent qu'il avait apporté de Marseillan, il acheta un troupeau de chèvres et je me suis retrouvé berger. Tous les jours, il fallait sortir le troupeau à Caudete, j'étais seul car mon frère était encore en France et après ils sont arrivés à Caudete la famille s'est réunie plus tard, comme à Caudete il n'y avait pas de travail pour Fernand et Joseph et trop de chèvre on décide d'aller à Villareal, de Caudete à Villareal il y a trois cents km mon père commande un camion est fait embarquer les chèvres, direction Castellon. Joseph, Fernand et moi nous occupions des chèvres et comme j'étais le plus jeune c'est moi qui faisais le berger, c'était emmerdant et personne ne voulait y aller. Il fallait faire attention, car les chèvres mangeaient tout. J'allais promener les chèvres dans les chemins entourés d'orangers, jusqu'à la rivière, une rivière sèche entre Villareal à six km de Castellon, une fois à la rivière, je laissais les chèvres gambader en liberté. Le matin, je sortais les bêtes comme beaucoup de monde n'avait qu'une chèvre, alors ils la donnaient au troupeau, mais les chèvres sont malignes. Vous n'avez pas besoin de leur répéter les choses ! Vous leur dites une fois, c'est suffisant ! Quand tu passais avec le troupeau, les habitants ouvraient la porte, la chèvre se mettait dans le troupeau ! Et le soir, à la rentrée, c'était le contraire ! Quand on repassait « bée... » Et elles rentraient chez elles !

Et moi toute la sainte journée dans les chemins ou la rivière, c'est pour ça que je suis si indépendant. En cours de route, dans les jardins, je ramassais de quoi manger quand j'allais à la rivière et une fois sur place, je mettais quatre pierres, je me faisais à manger dans mon petit sac, j'avais toujours une petite casserole une petite bouteille d'huile, du pain, après une sieste, mais une fois, les chèvres n'étaient plus là, alors il me fallait les retrouver ! Comme je n'avais pas de chien, je sifflais pour retrouver les chèvres et à force de les chercher, et de siffler elle revenait, je les trouvais toujours, le soir il fallait les traire cette moi, que moi, on leur donne une ration d'avoine j'appelle mes chèvres chacune avec leur nom, qu'elle connaisse très bien tant qu'elle mange leur ration moi je tire le lait il fallait traire trente chèvres, vingt ou vingt cinq litres de lait, j'étais tranquille, jusqu'au lendemain pour sortir mes chèvres, le mieux c'est la rivière sèche, il y avait du large et les chèvres allaient où elles voulaient, mais dans les chemins, il fallait faire attention, qu'elles ne mangent pas les jeunes pousses des orangers. Le garde-champêtre me suivait et combien de fois : il m'a dit Viens voir ici.

Et hop ! Il me donnait une amende.

Entre les procès que l'on recevait et les diverses choses, nous ne pouvions pas tenir alors mon père c'est séparé des chèvres. Joseph Fernand et moi, nous nous faisons embaucher aux orangers. À Villareal, c'était l'habitude, tous les matins vers cinq ou six heures, les ouvriers se réunissaient sous la halle et les propriétaires des orangers trouvaient la main d'œuvre pour la journée. Si tu plaisais au propriétaire, il t'embauchait pour la saison, sinon le lendemain matin pouvoir si on a plus de chance.. Il y avait mon frère Fernand « pacifiste », totalement lui... Démerdez-vous, il sentait foutait de la politique ! gentil et travailleur, tant dis que mon frère Joseph, était de la CNT et de la FAI ! À l'époque politiquement ça bougeait beaucoup. Beaucoup du côté Anarchiste et Socialiste, il y avait une petite bande de jeune Libertaire; malgré tout on aimait bien aller danser, au cinéma, courir les filles, c'était de notre âge.

CAUDETE

Quand on était à Caudete. J'habitais presque en face en face la boulangerie dans le local où souvent les jeunes faisaient le bal, mon père ne voulait pas que je sorte, le soir, je devais avoir treize ou quatorze ans, mais mon père m'empêchait de sortir le soir. Lui, il sortait. Comme la porte était fermée, je sautais par la fenêtre, je mettais une corde pour pouvoir remonter et j'allais retrouver les jeunes au bal.

Tous ces jeunes se retrouvaient là, il y avait une partie des jeunes qui étaient de familles aisées, et de l'autre côté, des jeunes qui crevaient de faim. Ceux-là venaient de *las cuevas*, c'étaient des maisons creusées dans la terre, à cet endroit habitaient les pauvres du village, mais tous se réunissaient. le soir pour s'amuser pour faire la fête. Parmi ces jeunes, certains avaient des parents catholiques, dont la mère allait à la messe, même si ce n'était pas tous les jours ! Mais il y avait quand même cette sympathie entre eux. Il y en avait quelques-uns... Je ne sais pas s'ils étaient anarchistes, car, moi, à cet âge-là, je ne savais pas et je ne discutais pas d'anarchie ! Mais ils étaient révolutionnaires... Ça discutait... Ça parlait... Et souvent la garde civile faisait des montées s'il y avait un peu de chahut ! Ils « calmaient » les jeunes et si tu rouspétais, une paire de baffes, cela ne leur coûtait rien à eux ! Il y avait une famille, ils étaient trois ou quatre frères et une sœur, l'aîné Francisco, l'autre Manuel. Le plus jeune de mon âge s'appelle Paco, il se marier avec ma cousine, l'autre boîte, marche avec une seule béquille sous son bras droit. Tous ont été fusillés, les quatre frères. La mère est morte de chagrin était catholique et allait à la messe tous les jours ou presque. La sœur qui est entrée dans les ordres elle voulait être religieuse, des quatre fils c'est Francisco qui venait le plus au bal, les autres, le Manuel un peu aussi. Ils avaient des terres, deux mulets, et une vache, des terrains, ils étaient bien, des parents un peu aisés. Un des fils était boiteux et naturellement il ne pouvait pas aller aux champs, alors il avait le métier de tailleur, le plus jeune allait encore à l'école, il avait mon âge. Nous avons été concurrents tous les deux pour une fille... Bon... Ça, c'est une autre histoire !! Tout ça pour expliquer le calvaire de cette famille, quatre fils, trois fusillés, mais comment je vais vous l'expliquer, nous sommes à Villareal, la révolution. Francisco a rejoint la colonne de fer, moi j'étais aussi au front dans les tranchées, la débâcle sauve qui peut. FRANCISCO FAIT PRISONNIER. Manuel va se cacher dans la montagne autour de Caudete, le tailleur rentre à la maison, on l'avertit que venir le chercher qu'il fâllez partir que la garde civil va venir le cherche, il se sauve on ne la plus revu. MANUEL AUTOUR D'UNE MONTAGNE DE CAUDETE COMME IL AIMER LA CHASSE il avait une affût pour chasser le perdreau mais dans le village le garde forestier qui était un con, une vache fasciste, il a repérait l'affût et tu penses apportai le paquet et un matin lui m'a conduit la garde civil à l'endroit, ils ont entouré l'affût et attendu qu'il vienne, quand il est arrivé il l'on laissait **qu'il soit bien en place et fait les sommations, Manuel** se lever est le garde lui a tiré un coup de fusil en pleine tête avec le fusil de chasse, je le voyais mais conessable il n'a pas attendu qu'il se rende de lui même il était pressé de le tuer. vous connaissez mieux ce personnage de l'âge quand je vous raconterai ce qu'il se passe avec moi, mon histoire personnelle que j'ai eue avec ce garde une proche foi, suivon il a fallu le descendre de la montagne avec une charrette allonger les pieds pendant à l'extérieur, pour le porter au cimetière, il s'en passe devant la maison et s'en a retourné devant la porte et appeler la mère et elle sortie il lui on demander vous connaissez cette personne, la mère serait tombée si des amis ne l'aurait pas soutenu et tombé par terre,,il on continuer leur chemin il l'on porte au cimetière et l'on pose sur une pierre tombale je suis allé le voir cette un apollon ses cuisses aussi grosse que ma ceinture tout en muscle, plus tard Francisco fut fusillé, Almansa après lui avoir brisé les dents d'un coup de crosse, chemin du cimetière pour être fusillé?

il fut fusillé par les garde-civil après qu'ils lui brisèrent les dents à coup de crosse. dans le camion il était plusieurs et il se plaignait ou pleurait Francisco a crié il faut savoir mourir vive ????, se la que a coup de crosse il lui on brisé les dents C'étaient mes amis. des Jeunes Libétaires, la CNT et aussi l'UGT. Tout ceci je le sais car l'un des garde-civil ses ventes et la renpandconte comme une prouesse. Se lui qui boîte on l'a averti que la garde civile aller venir le chercher il se enfui on ne la plus revue ; pour finir cette famille les parents catholiques dans leur famille des parents cures qui on du les cacher car les rouges les cherche il l'on sauve et quand la guerre est finie et leur enfant on était en danger il leur demander s'il pouvait les aider e bien non répondi que il ne pouvait rien faire, il a permis le massacre

voilà l'histoire d'une famille de caudete. qui me touche Car comme ami de son plus jeune fils Paco je fréquentais souvent leur maison et rarement je partais sans un petit paquet que sa mère me donne. Tout Caudetano connaît la suite, je vous raconterai ce qu'il m'est arrivé avec le bandier de garde-chasse, sa vie et sa peine..

la jeunesse libertaire de Villareal

Entre nous, nous faisions des réunions quelque fois, mais nous n'avions pas beaucoup d'idées sur les questions politiques, mais nous étions conscients que le fascisme s'installait partout en Europe. Et qu'il fallait s'organiser pour se défendre. Les dimanches nous partions à la rivière en famille, mon frère Joseph participait, il était à la CNT. Fernand, lui il ne participait jamais à rien. C'était son caractère la paix il avait peut-être raison

Les dimanches nous partions au bord de la rivière manger la paella les adultes se réunissaient dans un coin et discutaient, les réunions étaient clandestines, il fallait à l'époque se cacher. Nous les jeunes, nous, nous baignions et quand c'était l'heure de manger la paella, nous venions. Les adultes eux étaient à la coule..il discute. et se tenir à jour de situation politique et locale ses parents que le coup d'état de Franco nous a surpris et on était présents

Fernand ne voulait rien savoir, tranquille mais quand sa classe a été appelée, il est parti comme les autres, mais il a beaucoup souffert comme soldat. A la *retirada* on l'a ramené en France malade blessé une balle lui a traversé le bras. Joseph n'est pas resté en France, quelques temps après... il est retourné en Espagne. Fernand a été blessé est gravement malade quand il a été à la *retirada* en France. Mes sœurs sont parties à sa recherche dans les camps d'Argelès, Rivesaltes et d'autres et quand elles l'ont trouvé il était entre la vie et la mort, elles l'ont sorti du camp et l'ont ramené à la maison. à Marseillan

Au bout d'un an qu'il était à Marseillan, l'ami qui l'avait aidé lorsqu'il était malade est venu le voir, le soir ils ont couché dans le même lit ou dans la même chambre, je ne sais pas, mais dans la nuit, mon frère dans son rêve terriblement perturbé par la souffrance et souffrir il avait le sommeil agité dans son rêve il s'est cru en danger lui a sauté dessus et voulait l'étrangler. L'autre lui a échappé de justesse et au matin il a fait la valise et s'est cassé, je ne sais pas s'ils se sont revus.

Ma façon de raconter, il faut la prendre comme le récit d'un jeune, si mon frère Joseph était encore en vie, il aurait plus de choses à raconter sur cette période.

Nous étions au village, il y avait beaucoup de chèvres de troupeaux, mais il n'y avait pas grande vie au village, alors mes parents ont pensé vendre le troupeau.

Il y avait tellement de chèvres et de lait que cela ne marchait pas, alors mon père a pensé. Bien... Écoutez : partons dans un endroit où il n'y a pas tant de chèvres et où on pourra se débrouiller.

Il a fait embarquer les chèvres dans un camion, et nous avons été à Villaréal à six kilomètres de Castellón de la Plana, la capitale de la région administrative, pour voir s'il y avait plus de vie à cet endroit... Désormais nous vivions là-bas et nous vendions le lait de nos chèvres. En 1936, la révolution arrive, la famille papa maman Joseph Fernand et moi, un village que nous ne connaissions et on ne nous connaissait plus s'aiter, difficile moi le berger je m'occupais le soir pour les faire manger et les mener et porter le lait à domicile mais frère et mon père allaient à la cueillette des oranges sa marche mais voilà le coup d'état de Franco la Révolution adieu vaches cochons, Mes parents sont retournés à Caudete une fois que nous étions partis au Front. Qu'allaient-ils faire tout seuls ? Ils n'étaient pas de Villaréal, ils ne

connaissaient personne, tandis que Caudete, c'était le village natif de mes parents. En 36, ça été le mouvement, ça a été l'épuration on trouve les mort au bord des route dans tous les villages, les anciens tenants du régime déchu ont été arrêtés, leurs biens confisqués, les bâtiments réquisitionnés. le d'esordre total il felair se battre pour d'efendre la republique et garde notre libertai Est comanse mon epizode de la revolution Espagnole ..

Moi j'avais seize ans et mon desir lutter pour La liberte de la classe hoprime, exploiter aux benefice du capital , l'ocation se presente il fallait pas la manque je me suis lencer cor et ame a la batalle pour pouvoir enfin ecrasser ses vautours et faire comprendre aux monde, que enfin le moman etait arriver de changer de cap ,donner plen pouvoir aux travailleurs

Mon frère disait : Non, non, non, tu es trop jeune, reste à la maison. Et aussi :

-!Non non je ne veut pas et je ne peu pas Papa ne veux pas ce trot dengeure est trot de responsabiliter

Vous ne voulait , pas je vait alleur je suis parti a Castellon

À Villaréal, j'étais avec les Jeunesses Libertaires, j'avais seize ans, donc, mon frère vingt-sept et il m'interdisait d'aller avec ceux du syndicat de la CNT:

- Vous ne me voulez pas ici? J'irai ailleurs, et bien je m'en vais à Castellòn !

Et je suis parti à pied...

Pendant cette période la révolution était déjà en marche,

Les règlements de compte, la liquidation, d'un côté comme de l'autre. sur les bor des route les matin on trouve les cadavre de se qui aves etait liquide panden la nuit la vie ne valer pas grand chose boucoup des vangances personelles il aler les cherches pour declare il les prenait en voiture en chemin une pane il faut desandre seluit de deriere une bale dant la nuque un coup de piel liquider terrible ausi bien les un que les autre setait vreman la guerre civile le moman des vangenses personneles

Les syndicats ouvriers,UGT.CNT POUM alertés par ce qui était entrain de se préparer le coud d'etas de Franco , décidèrent de descendre dans la rue à taques les cazerne et s'arme pour d'efendre la Republique Espagnole. Les casernes furent attaqué par les sindicaliste un Fusil pour plusiersi l'un etait blesse lotres le prene jusque pouvoir deloger les militaire des cazerne mais combien des mort est blesse, on ne nous la pas donne cette liberte . insi fure deloger les troupes qui des défendaient les cazerne.est pouvoir s'armes ,les grandes usines de vouture favriqué des camion blinder est tout material pour se defendre, comtre les chars de Franco toute les usines republiquene travailler pour la geurre

CASTELLÒN DE LA PLANA.

Les Républicains avançaient : mais beaucoup de mort et bleser ils tombaient comme des mouches ! Et quand ils avaient un fusil,pour deus pour prendre la tête de l'attaque jusqu'à la prise de la caserne pour récupérer des armes pour tous les compagnons afin de continuer la lutte et détruire les nids de fascistes qui tiraient de plusieurs endroits. Les premiers jours c'était la Revolution il fallait vendre chere sa vie, son prix mourir, pour la libertet cette comme sa con se battait pour la libertet..Comme a villareal mon frere ne me vouler pas car mon pere le lui avec recomamder de socuper de moi et pour ne pas etre une charge pour mon Frere j'ai desider d'aler a Castellon a 6 Km a pier

J'arrive à Castellòn de la Plana, à l'entrée de Castellòn la route passait devant la caserne. Je regarde vers la caserne, il y avait une grande grille fermée, je jette un œil. Je me suis dit :

- Merde, les militaires, où sont-ils ? Heu Heu perssone

Tout était fermé, cela semblait vide. Je vais à la grille, personne :HEEI HEUII

- Qu'est ce qu'il se passe ?

Je cours, je fais le tour, je grimpe le mur, je saute par-dessus et j'entre dans la cour. S'il y avait eu quelqu'un j'aurais été liquidé sans réfléchir... Je rentre dans un bâtiment et je vois de tout :quelque armes, des fusils, des grenades, . La première chose que j'ai fait, c'est prendre un fusil, je me suis armé ! Dans la journée arrivèrent ceux de Castellon Une cinquantaine de miliciens UGT-CNT sont venus de Castellón de la Plana croyant rencontrer de la résistance. Que trouvent-ils ? Un gamin de seize ans !

- Qu'est-ce que tu fous là ? - Qu'est-ce que je fais,moi vous aider, , ,Luttés pour la liberte... AH AH Sa les a fait rire, m'ont demandé des explications, qui j'étais, qu'est-ce que je faisais là, ils s'étonnèrent en me voyant. Ils se retrouvaient avec un gamin ayant « *assaillit* » la caserne tout seul. Je fus tout de suite applaudit et respecté. bravo tu es avec nous et fier de toi, tu ne fait rien sans nous consultair entendu ; Bon, ben d'accord, , nous sommes avec toi et tu ne seras plus seul maintenant. mait attend les ordres mon Frere et a vaic se de villareal il vont venir ici avec vous

Nous prîmes possession de la caserne. Il ne fallut pas beaucoup de temps pour que chacun d'entre nous prennent des armes, Je m'habillais avec une tenue de militaire avec ceinture, casque, fusil et descendis dans la rue me faire photographier, car dans la rue tout castellon était la même des journalliste,j'ai fait une Photo , photo que je garde encore, unique souvenir que j'ai de Castellón.

Les compagnons se moquaient de moi, en disant que mon fusil avec sa baïonnette était plus grand que moi. il fallait apprendre a utiliser les armes. J'ai profitair de la chance que me donne la cituacion pour m'affronter arme egale a ses ennemis qui ma toujours umilier par leur forsse des arme, je vendre chere ma vie car ma devise, Mourir debou .mieux, que de vivre a jenou

Après, j'ai changé de tenue, gardant que mon armement, j'étais devenu un milicien, nous n'étions pas des soldats, mais des miliciens de la liberté. Je monte dan le magasin de linge de l'armee

J'ai jeté tous les vêtements pouvant être utiles pour les nécessiteux: soulier pantalon tout quoi

- Allez ! Profitez !

Dans la caserne, les miliciens se sont installés. Bureau de la capitaineri les grader on prie posetion Un bureau avec un centinele devant la porte car les volonere etait nombre pour ce faire escrire ou resevoir de ordre Il on demandé des volontaires et là, Il on commencé à former des groupe. Au fur et à mesure venaient des volontaires. Ceux qui maniaient le fusil expliquaient aux autres, c'est que ce n'était pas leur métier. Il n'arrêtait pas d'arriver des volontaires pour former une colonne. Dans la caserne on continuait à s'entraîner, et il y avait toujours des volontaires à former, comment se mettre à genoux, comment manier un fusil... Ce n'était pas avec quatre Fusils qu'on pouvait aller quelque part ! Il y avait plus de cent volontaires, ajoutés à la centaine qui était dans la caserne... Et tous étaient en train de se former ! il falair des armes la capitaineri avait beaucoup de travail Déjà se constituaient des brigades. Je me souviens d'un militaire, un camarade socialiste, qui s'appelait Saura , Pitar, de Villareal, et qui prit leur commandement.

Les deux syndicats ouvriers CNT et UGT s'unirent pour lutter pour la République et construire une forse armais pour pouvoir sa frontait a l'arme de Franco le fascisme et ses

disciples, notre seul point de lute. Détruire tous ces parasites qui voulaient gouverner le peuple espagnol dans le fanatisme, pour pouvoir disposer à leur guise d'un troupeau de moutons.

Quand nous avons été assez nombreux et pour ne pas rester inactifs, nous sommes partis en entraînement dans la montagne. Nous sommes partis à Benicasin, entre mer et montagne. Nous avons marché avec les armes et grapié dans les montagnes .. Nous nous sommes entraînés un petit peu. Je me souviens d'un jour, j'ai vu une espèce de rat, j'ai couru après, je l'ai attrapé, mais ce n'était pas un rat, cela devait être... Il n'avait pas de queue, c'était un hamster . Je l'ai mis dans mon mouchoir et après dans la poche et quand nous sommes revenus à Castellon de la Plana, je l'ai fait voir aux autres. Nous l'avons mis en cage et notre groupe prit le nom de : « Le groupe du rat. » Ça a été baptisé comme cela en espagnol « *El grupo de la rata* »

Mais, moi de toutes façons je faisais beaucoup d'aller et de retour, j'allais voir mes parents qui souffraient et souhaitaient avoir la visite de leurs enfants, ma mère ne cessait de pleurer : deux de ses enfants révolutionnaires luttant dans les rues. espérant leur vie à tout moment..

Il en restait un, Fernando vingt ans, qui ne voulait pas participer à tout cela. Ma mère attendant chaque jour qu'on lui annonce la mort de ses enfants, elle ne vivait plus que dans une éternelle angoisse. Je faisais le chemin à pied cela durait quatre ou cinq jours comme ça. Castellon,villareal villareal-castellon mai un jour ?X?

Je suis parti faire un tour à la Fédération Ibérique des Jeunesses Libertaires (**F.I.J.L**) **deVillareal** Ce furent des félicitations, des serremments de mains, des embrassades de la part des Jeunesses Libertaires après un grand nombre de questions sur un tel, un tel. J'apprends que certains étaient en train de mettre dehors les sœurs du couvent. Je partis donc vers le couvent, où je vis des nones qui pleuraient, d'autres qui partaient accompagnées avec des parrens sureman, mais personne ne les molestait. pour le moment après je crois que à quelques Femmes on était tondu, J'allais fouiller leurs chambres: une chaise pour prier, un lit, un fouet de flagellation pour se punir, du papier, une plume pour écrire à la famille, rien de plus. un crucifix quel sacrifice lanfer sur la terre pour supposer avoir l'amour au ciel,? Peucheres ? , je lait plain, Insi, soit'il , amen , moi je préfère le respect sur la terre est l'amour du prochain ,après nous verrons .

Je vais au syndicat pour voir où en était la situation, on me dit ça va qu'ils tiennent la situation en main ,se pas à moi qu'il allait faire des confidences, on me conseille de faire attention à moi, et à Castellon ça va je donne quelque détail, mon frère m'embrasse et je pars retrouver mes parents, ensuite je retourne à Castellon,mais en route et sur le bord du fossé je vois une voiture.

- Oh, merde ! Qu'est ce qui s'est passé ?

Je vais à la voiture, pour donner un coup de main, personne ! On voyait des traces, qu'il y avait eu du mal. Je reprends le chemin, j'arrive à la caserne, je vois qu'il y a de la agitation bouleversements, du mouvement plus que d'ordinaire, ce n'était pas comme d'habitude.

- Qu'est qui se passe, qu'est ce qu'il y a ?

- On a trouvé une voiture, il y avait deux hommes et une femme, ils sont en taule.

- Et pourquoi en prison ?
- Ils attaquaient les pharmacies, pistolets à la main et se faisait donner, cocaïne, argent, tout le bordel et après ils criaient CNT-FAI...Et ils partaient. La CNT-FAI l'a sus... Le soir, ils les ont jugés et le lendemain, liquidés, fusillés. J'ai vu les deux gars morts derrière la caserne, la fille je ne sais pas s'ils l'ont tuée .je ne sais pas où ils l'ont envoyée...

Le temps a passé, les volontaires sont venus de plus en plus , nous avons continué la formation. Nous continuions à aller dans les montagnes pour nous entraîner. Un jour, un gradé m'appela à la capitainerie et me dit d'aller avec un autre compagnon faire la police dans les rues de Castellón. Il régnait une ambiance de crainte et d'excitation. À midi, c'était l'heure de manger, nous nous sommes assis à un restaurant, nous avons mangé et quand nous avons fini, ils sont venus encaisser, comme nous étions la police prolétaire nous n'avons pas payé et nous avons dit :- UHP! *Uníos Hermanos Proletarios*.

(Union des Frères Prolétaires)

- Au revoir et merci.

Nous sommes partis, tu penses bien qu'ils n'allaient pas rouspeter...

De temps en temps quelques personnes qui se rebellaient et par les fenêtres tiraient, enfin il y avait du mouvement

À Valencia, comme dans toutes les capitales il se formait des colonnes. Il y avait un déjà des front de l'ennemi un Front et il fallait lutter pour reprendre notre bien. Notre colonne s'appelait **Torres -Benedito. tous des syndicaliste** Un front Républicain malgré nos idées différentes.

Nous savions que Teruel était entre les mains de Franco et que les nôtres attendaient de l'aide il fallait partir faire vite .

Mais les choses ne se passent pas comme ça !

La colonne qui part de Valence incorpore des volontaires de la CNT et UGT. LA Coluna de Hierro a Segorbre , les miliciens s'arrêtent pour faire une pause. (Marcel dans son récit parle d'el **Cuerpo de Seguridad y Asalto**, mais en réalité, il s'agit bien de la garde civile). Les gardes civils avec les armes que la République leur avait données attaquent les miliciens qui ne s'attendent pas à cela et après en avoir massacré une bonne partie, partent avec les camions vers Teruel. Quand le commandement apprend les faits, tout de suite il nous donne l'ordre de nous préparer pour partir en direction de TERUEL .

Une colonne de Valence qui s'appelle *la Columna de Hierro* part en premier une partie de la colonne Torres-Benedito a rejoint cette colonne en cas de besoin de renfort, c'est ce que le commandement avait décidé.

EN SOUVENIR DE MES COMPAGNONS DANS LES CARASCAL DES LAS SIERAS DE TORTAJADA.

Les camions étaient prêts, nous montons par groupe de quinze, armés de fusils, baïonnettes, grenades tous préparés pour la lutte... Nous sommes passés à Vall de Uxo, où il y a une grande usine de fabrique de bottes demi aute que les ouvriers fabriquent pour les donnaient aux milices.

Les autres de la columna de fer étaient déjà repartis. Dans la rue les gens nous encourageaient :

- - Faites attention à ce gamin ! Disaient-ils en me voyant.

Nous partîmes rapidement et lorsque nous passâmes les camions des miliciens brûlaient encore et les ambulanciers ramassaient les morts et les blessés. Nous sommes partis avec les camions à Corbalán situé au nord-est de Teruel. C'était déjà la nuit. Les premiers coups de feu éclatent et j'entends les balles siffler à mes oreilles ! on se bat... Là, il y avait Joseph, mon frère... il m'a vu, il n'avait pas trop envie de me voir là, mais comme il le savait que j'étais avec la colonne, il fut obligé d'accepter ma présence, . Nous descendons tous des camions et nous nous jetons dans le caniveau, les uns après les autres. Il est tard lorsque l'on me tire sur le pantalon :

- Ils sont déjà dans Corbalán ! je croi que je maitendormi, une beque;

Au petit matin, le drapeau républicain flotte sur la mairie de Corbalán et à l'intérieur, le peuple, partisan de la République l'occupe ; pour expliquer qui fait quoi, jusqu'à ce qu'ils élisent un maire républicain et puis nous laissons les gens s'arranger entre eux... Nous, nous continuons le nettoyage de la ville si des fois il restait des fascistes.

Moi, je vais à la maison du curé, mon pistolet à la ceinture. Le curé était parti à Teruel rejoindre les Franquistes. Je vois une couverture magnifique, couleur de l'arc en ciel. Une couverture dont les paysans se servent pour se protéger du froid, mais celle-ci était « *une couverture de riche* », mon père en rêvait depuis longtemps, mais elle était trop chère pour sa bourse, alors je la prends et la garde pour me protéger du froid dans la nuit !

À l'intérieur de la maison du curé je trouve une grosse somme d'argent que j'apporte au responsable social. Je rencontre mon frère qui me dit:

- Tu tombes bien, des ignobles individus ont volé cette famille et toutes leurs économies et sont parties! Nous allons leur donner l'argent ! Les enfants très contents ainsi que leurs parents nous invitent à manger mon frère et moi.

Après, le village était « *republiquin* Les fascistes venaient de Molina de Aragon ils arrivaient par Villalba.

Nous, nous remontions pour les arrêter.

Le comité avec les responsables est entré à la mairie. Bon ! Moi, à l'âge de seize ans, ce n'était pas à moi qu'on allait demander des conseils, j'étais le fétiche :

- Débrouille-toi ! Fais attention ! Ne fais pas ça ! mai quant il faler se battre j'aider la comme les autre...

Après Corbalán, nous continuons notre chemin vers Teruel jusqu'au prochain village dont je ne me souviens pas bien du nom, je crois que c'est Alfanbra je ne suis pas sûr.

À notre arrivée les gens sont dans la rue. La colonne de fer était déjà passée, et sur la mairie flotte le drapeau républicain et le drapeau rouge et noir de la CNT-FAI. Seulement quatre ou cinq kilomètres nous séparent de Teruel.

Je vois une quincaillerie fermée. Je demande:

- Pourquoi est- elle fermée ?

On me répond que les propriétaires sont partis avec Franco a Teruel.

Alors j'ouvre la quincaillerie et leur dit:

- Servez-vous !

En un rien de temps tout est nettoyé, il ne reste que ce qui est accroché au plafond !

Avec la pointe de mon fusil je les aide à récupérer ce qui reste, je les laisse s'arranger entre eux et retourne prendre des ordres. Je trouve Joseph qui comme d'habitude me conseille la prudence et de ne pas trop m'éloigner, car il se prépare l'attaque de Teruel.

Cela fait dix jours que nous sommes partis de Castellón et sur la route tous les miliciens sont assis, discutent et sont nerveux. Plus loin, des sentinelles surveillent afin de ne pas nous faire surprendre. Quand arrivent les chefs, ils nous annoncent que nous allons avancer de deux kilomètres et attendre pour rassembler toutes les forces en vue d'attaquer. Mais avant la colonne Torres-Benedito doit retourner à Corbalán récupérer ceux que nous avons laissés sur d'autres positions au côté droit de la colonne de fer, au Carascal sur les hauteurs d'un petit village qui s'appelle Tortajada. Mais moi, débrouillard comme je suis, pensant bien faire, j'ai récupéré un mulet, sur son dos j'ai mis un arnait espre pour porte en espagnol sa sa pele, un Seron, de chaque côté et je suis allé a un poulaller J'ai commencé à charjait des poules.

« Pour demain, on ne sait pas où on va, si nous aveau faim... » Et j'ai chargé mon mulet comme ça. Mon frère en me voyant me dit :

- Où tu vas avec tout ça ?

- Ben, écoute, on ne sait pas, où on va pour le moment. il faut manger mais sa va pas- Aller, jette-moi tout ça !

J'ai vidé les corbeilles.

- Tu vas à tel endroit, et là-bas, on te dira ce qu'il faut que tu fasses avec ton mulet, allez !

Je suis allé où il m'avait dit et là, nous avons chargé de l'eau et de la nourriture et aussi des munitions, enfin tout ce qu'il fallait. L'après-midi, des coups de feu commencent en dehors de la ville sur la route de Teruel. Après ça a commencé vraiment à péter, à bombarder. Alerte générale ! Ce sont des fascistes qui viennent de Teruel, ils sont au bout d'u pont... Ils tiraient « *Pam, Pam, Pam,* ».

La nuit tombe, les combats ont duré jusqu'au petit matin, des cris des plentes des insulte ausi bien d'un cotte comme de l'eautre, après ils sont parti a Teruel

Ici, vous ne passez pas ! (*¡No pasaran !*) *je vois mon frere , Marcel sava ,oui est toi aussi ,oui bon*

Il y a eu deux ou trois blessés. Les ambulanciers récupèrent les morts et les blessés-avec le camion et ils ont été emportés quand le jour est venu.

Il y avait un compagnon, c'était un gars du village, il avait reçu une balle et était allongé, mort , le pauvre !

Il fait jour, un fasciste est au milieu du pont, mort... Le sergent s'avance et le retourne avec le pied et s'exclame:

- Celui-là n'aura-plus mal aux dents !!

Je n'oublierai jamais de ma vie ces paroles ! Je crois qu'il faut respecter les morts, ennemis comme amis ! pas de cruote gratuite.

Bien... Après cela, il fallait continuer le chemin jusqu'à Teruel. On nous a désigné un endroit plein de chênes verts, c'était(las carascas) garrigue exactement !

-Vous allez-vous mettre là, c'est là qu'il faut d'efendre No PASARAN

Nous avons passé au moins un mois à attendre... attendre...il n'avaient pas compris comment ne pas se battre avec des Militaires de carrière à armes égales, que notre meilleure arme la surprise la vitesse

ne pas laisser le temps de respirer ni de se préparer,? attaque sans attendre sans repêchage, il y avait moi de probabilité que nous, long se battre pour nous tendre que se battre pour heurt cela a été le commencement du projet du parti communiste : ils nous ont arrêtés car nous allions trop loin,et trop vite sa fessier que quelque jour on était sortie de Castellon et on était au pied de TERUEL car à Teruel il prépare la valise, si on continue long rentre à Teruel se pas un front qu'il faut faire, pas la guerre, (LA REVOLUTION) Nous avions un village devant nous et il fallait stopper notre progression, qu'est-ce que l'on foutait là !? voilà les consignes

Préparatifs pour une manœuvre d'envergure, l'ordre est donné de suivre la tête de colonne. Celle-ci se met en marche à travers monts et vallées, en direction de Tortajada . En chemin les ordres posent les groupes de miliciens par ordre de responsabilité du poste qu'ils occupent et il y a un groupe de Vall de Uxo.

Normalement chaque groupe est du même village, ils se connaissent... Nous nous avançons, nous marchons une paire d'heures jusqu'à une colline, les chefs se rassemblent et donnent l'ordre de se reposer... Pour le moment nous restons là, nous sommes tous de Villaréal.

Mon frère me demande comment je vais et me donne des nouvelles de nos parents et me dit d'écrire un mot pour la famille car un camion va partir à Villaréal !toute la semaine venait un camion de notre village pour nous apporter du courrier du linge quelque friandise de notre famille est notre chose sa nous lie à notre souvenir Je m'exécute...Chacun donne quelque chose pour les membres de leur famille. Le camion démarre quand j'entends un compagnon qui crie :

- Attendez !

Avec quelque chose dans les bras... C'est la couverture que j'ai trouvée à Corbàlan chez le curé ! Il dit de la donner à sa famille de chez lui ?! .A l'or!!non! Je cours derrière lui et lui dis que c'est à mon père qu'il faut la lui donner,? Conprie!

,Et ce fut fait !! (Rires) Apprêt je me suis expliquée avec notre milicien, nous sommes restés d'accord

Nous restons un mois à attendre en faisant des tours de garde toutes les nuits espérant le moment on donnera l'ordre d'attaquer .Attaque quand il seront bien armés, rentre mais petit agneau et nous attendrons avec les bras ouverts .. Nous allions au petit village Tortajada qui est à nos pieds, une nuit une sentinelle voit quelqu'un qui se cache dans les herbes, il lui fait les sommations comme on doit les faire... Pas de réponse... Il tire et le blesse à mort... Nous descendons et nous trouvons un jeune couché derrière des herbes hautes... Il eut juste le temps de dire qu'il voulait venir avec nous, peu après il mourut, la balle l'avait transpercé de part en part... Ils le remontèrent avec un brancard et ils l'emportèrent... Ce fut une grande peine pour nous, et nous avons tous juré de faire très attention la prochaine fois...mai ?? le lendemain nous décidons d'aller faire un petit tour à Tortajada à l'entendre des paysans qui battent leur blé ,SALUD, nous sommes des républicains Salud ,nous répond, Si vous avez besoin de quelque chose...

S'il peuvent nous aider que ce serait avec plaisir ! Un paysan raconte que le jeune qui était passé de notre côté pour nous rejoindre était son fils... Il ignore qu'il est mort ! Imaginez le chagrin et le désespoir de ce père quand il apprend la nouvelle ! Au même instant des tirs commencent... C'est un char d'assaut qui voulait entrer dans le village ne savait pas que nous étions là ...Nous l'attaquons et il repart, alors nous rentrons dans le village, à la mairie et chez le curé. Moi je vais chez le secrétaire de mairie. Il n'y a personne et je ne trouve rien d'intéressant ! Je retourne à la mairie voir mon frère qui me demande de rester là... Non ! Je

refuse et je pars voir s'il ne traîne pas des fascistes ! Les gens nous regardent par les portes à peine entrouvertes,

car le curé leur a fait ...croire que nous avons une queue !!! comme le diable

... Ils sont étonnés de ne pas voir de queue ! C'est ce que raconte une famille à mon frère avec qui il a sympathisé.

Nous nous rassemblons sur la place du village et décidons de retourner au campement. Nous repassons où étaient les travailleurs : ils n'y étaient plus.

Au campement nous attendent les chefs. Nous nous faisons engueuler très sévèrement.

- Pourquoi avez-vous attaqué le village de Tortajada sans que nous en donne l'ordre?

Il y a là un commandant qui s'appelait Recacho, il était commandant d'artillerie : il est mort au pied de son Artillerie

- Il y aura des sanctions, à savoir que vous avez fait ça sans ordre.

- Oui mais... Il fallait le faire . pour faire savoir que nous sommes là qu'il puisse avoir confiance en nous, tout maintenant nous pouvons les défendre .

Les chefs de la columna se réunissent pour décider de la punition que nous méritons pour avoir désobéi aux ordres. Après une longue discussion, il est décidé qu'un simple avertissement suffisait pour une première fois, mais les prochains qui ne respecteront pas les consignes du commandement seront sérieusement sanctionnés...

Cela c'est passé comme ça. Nous sommes restés quand même un mois à Tortajada.

Et là, devant ce petit village il y avait la route qui passait.

La route de Teruel, c'était une route assez importante, chaque fois que les nationalistes passaient, c'était la bagarre ,il fallait ravitailler TERUEL c'étaient des camions qui faisaient la navette et des fois il y a eu des combats, c'était la garde civile, on ne les aimait pas beaucoup les mecs, ça fait que... Pardon ! On y allait à la baïonnette... Au bout de quelques temps, ils ont arrêté de passer.

Le front était à partir de là, Villalba, au nord de Tortajada. On ne pouvait pas aller plus loin

mon frère Joseph se fait ami avec le commandant, il est nommé commissaire politique et il en profite pour lui parler de moi !

Il m'appelle et me présente, le commandant est très heureux de me connaître et me dit de faire très attention, et s'il je peut faire quelque chose pour toi que je lui dise... Joseph en profite pour lui dire que mon fusil est plus grand que moi et que s'il pouvait me donner un mousqueton de cavalerie bien plus court ce serait bien :

- Pas de problème ! Je te fais parvenir un mousqueton, quoi d'autre ?

Du coup, quand on allait au combat, Joseph savait où j'étais parce que le bruit du fusil que l'on m'avait donné était différent : comme il était plus court, le son était plus rauque !!

Chaque soir, on faisait deux heures de garde , la nuit, les postes on ne les mettait pas dans les tranchées, ils étaient dans des endroits que l'on puisse voir le mieux devant . Quand j'allais à un poste, nous avions la consigne: le mot de passe ! Chaque soir était différent il faut passer que la même consigne était pour tout le front 3 ou 4 Km Tu donnais ton mot de passe et *sa couvrir tout le front . si quand tu étais de garde si quelqu'un arriver si il ne te donne pas la bonne consigne tu as le droit et l'obligation de l'abattre, attention ,la guerre comme à la guerre.le commandant demande à mon frère si j'aimais monter à cheval ce moment, un autre secteur a besoin d'un Facteur à cheval, Villareal a besoin d'un facteur pour joindre les autres groupes et leur apporter le courrier.- mes monter à cheval ?*

Me demande-t-il : Oui bien sûr - .

- tu seras facteur à cheval

Imaginez ma joie: un cheval pour moi tout seul et un mousqueton ! quelle chance Je suis chargé de passer au quartier des officiers de Corbalán chaque jour !... Je vais m'occuper de mon cheval et récupérer le courrier, mon mousqueton près de moi... En chemin, il y a des postes qui couvrent tout le front qu'occupe la columna Torres Benedito. ses dangers car on pourait m'attaquer mais je n'en ai pas

Il y a des chemins très pitoyables, mais ma jeunesse est un avantage et nous grimpons des montagnes très difficiles. Parfois, le cheval passe juste. Les miliciens m'attendent et dès qu'ils me voient, ils applaudissent ! Ils sont heureux d'avoir du courrier des nouvelles de leurs proches. Cela dure quinze ou vingt jours.

J'arrive un jour à mon campement, mon frère me dit :

- Nous allons descendre à Tortajada, toi tu restes ici pour garder le campement et quand tout sera plus tranquille, tu nous rejoindras car toutes les lignes vont avancer et tu ne sauras pas où donner de la tête.

- Quoi, quoi je vais rester là ? Il n'en est pas question !

Et Joseph, me répond :

- Marcel ! C'est seulement pour un jour ou deux, après tu nous rejoindras et tu prendras ton cheval et tu distribueras le courrier.

- N'y pensez même pas, je suis parti avec vous et je n'abandonnerais pas mon groupe.

- Et ton cheval ?

- Faites comme vous voulez... Mais moi je pars avec vous !

- Réfléchis, s'ils mettent quelqu'un d'autre à ton poste, tu ne pourras plus reprendre ta place et être le facteur et tu retourneras faire des gardes !

- Cela m'est égal, je marche avec vous ! Ni plus ni moins !

Et il en fut ainsi...

Le lendemain, je vais au quartier des officiers de Corbalán pour signaler que je pars avec mon groupe. Mon poste est donné à un autre qui en est très content !

De retour au campement, on s'active à ramasser les affaires chacun dans son coin en essayant de s'alléger le plus possible afin d'être le plus libre de ses mouvements.

Avec les chefs et tout le groupe de vingt-cinq compagnons, nous commençons la descente vers Tortajada. Nous rentrons dans le village sans un seul tir, les chefs répartissent les miliciens par rues. Eux vont à la mairie et plantent le drapeau républicain. Ils installent les cuisines sur une avancée couverte de l'établissement. Nous allons nous loger chez l'habitant, de nouveau je reçois des ordres et une « *nouvelle vie* » commence...

En 1938, je n'étais pas à Castellón lors des batailles tout ça je n'ai pas vécu, j'ai fait que de la tranchée, j'étais jeune, mais je savais avoir un fusil dans les mains, je savais me défendre... Alors je suis devenu caporal. Je formais les futurs miliciens des Jeunesses libertaires au maniement des armes. Ceux que je devais commander, ils avaient, tu penses, ils avaient trois ou quatre ans de plus que moi, alors ils disaient pour rire : savapas

-Tu vas avoir une baffé, toi...

Oh putain !

Comme je n'ai pas sur le dos quand j'étais de garde, je me disais que si, sur le parcours, tu vas avec ton fusil, on te saute dessus, on te met la main sur la bouche, ou on te fout un coup de baïonnette dans le ventre, tu ne peux pas parler, personne n'est averti, on ne sait plus rien... on peut prendre tout le monde par surprise Je n'étais pas d'accord: pas de fusil, une grenade dans la main, dégoupillée ! Quand on te saute dessus, tu lâches et poum...il son averti et toi aussi Je faisais comme ça... Au bout de quelques temps, on me l'a défendu:

-Non, non et non ! Ce n'est pas régulier !
Je l'ai fait deux mois...

Nous étions quatre amis de Villaréal dans notre baraque, sur des buissons avec une couverture, dessus, une *chabola*,
pour se protéger du froid et à la lumière d'une bougie, nous faisions des poèmes, nous racontions des blagues, nous envisagions l'avenir, nous laissions libre court à notre imagination, il en est sorti une chanson sur le son du tango argentin que je n'oublierai jamais. Le thème est les compagnons qui sont tombés sous les balles ont été fusillés par la horde fasciste. Je me souviens que l'un des copains était torero. mon ami, PARITA . VOILA LA CHANSON ,je préfère écrire bien en espagnol que mal en Français .

Cuendo vuelva a cruzar el sendero por tierras lejanas de un amor sincero en mi hogar se ocultan mis penas en tus brazos queda mi querida Nena
que amargura oculta el destino para todos ses acabo la paz y una mañana de dulce primavera para hir a la guerra abandone mi hogar
Pebeta yo quisiera estar en mi casita Besar a mi nenita en sus lavios de miel, decirle acongojado los hombres que luchamos dejan a sus biejos y sus hijos tenbien
NO QUIERO RECORDARLO ME LLENA DE PESARE . MAS TENGO LA ESPERANZA QUE PRONTO ACABARA ENTONCES CON EL TRIUNFO BAURRAR ESTE FANTASMA QUE TANTA SANGRE HUMANA ESTA ACIENDO DERRAMAR Me recuerda los dias de faras con mis companero que yo mas queria pero tengo una pena en el alma de pensar que aqueyo todo era mentira se pasean y olvidan que ahora sus amigos luchan por la paz sentiria tener que decirlos Companeros mios no lo seireis mas las noches sinlinciosa des estrellas que iluminan mas que a la clara luna refleja el terenal guardamos cautelosos los puestos en las trincheras sus ojos dominante que aguarda por sus mal,. Que caigan los tiranos nutridos de metralla vengar a los hermanos que por la liberta dejanron en el moudo a lo que mas querian y piden engustiosos vengaza porque no volveran NO VOLVERAN

Marcel

Quand vous lirez ce passage de ma vie, vous, vous rendrez compte que je ne donne pas de dates. toute ma passion depuis le premier jour, c'est l'Espagne que j'ai eu l'occasion de lutter contre le fanatisme, la dictature où il y avait tant de misère dont la bourgeoisie capitaliste a bien exploité la classe pauvre et profité de la misère du peuple pour s'enrichir. Pour moi, depuis ce jour-là un désir de vengeance, de la misère que ma famille a passée, tout a changé, la seule finalité était de pouvoir lutter et de laisser derrière moi un avenir de paix, de liberté et de fraternité. pour moi n'existaient pas : pas de dimanche, de lundi, de mardi... Pour moi, chaque jour était un jour de lutte de plus, Tous les jours de la semaine étaient égaux... Et je profitais de l'occasion que me donne l'Espagne, pour faire comprendre au monde que c'était l'heure de changer de profiter d'un peuple qui se réveille et veut une société libre et de donner au travailleur la valeur de leur travail et de respecter les travailleurs. QUI SONT LE ROUAGE DE LA MECANIQUE DU MONDE

J'avais seize ans, la République espagnole était en danger. Je ne pouvais pas faire autre chose que ce que j'ai fait. LA DEFENDRE ME BATRE POUR ELLE ???

Le dix-huit juillet, ce fut le coup d'état du général Franco, appuyé par la bourgeoisie cléricale et les États fascistes d'Hitler et Mussolini, et soutenu par les gouvernements de France, d'Angleterre et des États-Unis.

Espagne était seule, sans arme les antifascistes du monde entier on vus l'ocacion défendre. la Republique espagnole et je me suis battu comme un toreador dant la Réne avec le toro

ses lui ou moi Quand tout a été terminé, on m'a libéré, j'avais vingt-quatre ans, ce qui m'a valu de ne pas avoir d'instruction ! Toute ma vie j'en ai souffert des conséquences... Franco m'a fait faire trois années de service militaire après être sorti des camps de concentration et la prison au village. Avec l'âge et plus d'expérience, je ne referair pas ce que j'ai fait ! Je croyais que en fin le monde alle conprandre que le moman etait propice pour abatre se boubon cancreu et que ça dépendait de nous et maintenant qu'est-ce que je vois c'est pareil... Oh ! Ça a changé, oui... a mon âge maintenant, je laisse les rênes, allez-y les enfants !haujourd'hui ses le progret qui et le plus grand ennemi de l'evoluiom du monde cent mètres de Tortajada, sur une route qui mène à Teruel, des voitures et camions ennemis circulent et ils ignorent que Tortajada le petit vilage est entre nos mains ! Nous les recevons avec des tirs fournis et ils fuit comme ils peuvent, en abandonnant voitures et camions...

Quand les tirs cessèrent, il y avait des morts dont un garde civil que les miliciens on enteré avec un pied dehors en guise de croix... Nous retournons dans nos quartiers à Tortajada pour nous reposer,Et soigne no blesure car toujours il quelque blessure plus ou moin grave ,on distribue les tours de garde et nous savons chacun le tour qui nous correspond.pour la nuit

Moi, j'ai celui de trois heures, mon frère me propose de le faire à ma place, je refuse car je ne veux pas de faveurs, et à trois heures ils viennent me réveiller pour que je prenne mon tour de garde, ce que je fais comme tous les autres.ses tout les soir deus heure de garde dans les trancher par ninporte quel-temp

Les jours passent en attendant l'ordre d'attaquer... Sur la route, face à Tortajada il y a d'un côté Teruel et de l'autre un village dont je ne me souviens plus du nom, a oui villalba là-bas est installée la Croix-Rouge, et déjà circulent nos camions de troupe et d'intendance. Sur notre gauche, nous avons la colonne de fer qui couvre deux à trois kilomètres jusqu'à une chaîne de montagnes nommée Mensueto qui domine Teruel.

Nous sommes à deux kilomètres de « *La estación de los ojos negros.* » la gare de la Mine des Yeux Noirs de Teruel. Nous ne pouvons pas aller plus loin car vers Teruel il y a un nid de mitrailleuses...qui domine la route et perssone ne pase ,s'il lon ne veus pas mourir . Un matin je vois cinq compagnons qui préparent une camionnette, je leur demande ce qu'ils font :

- Ces putains de mitrailleuses qui empêchent notre progression nous emmerdent, nous allons voir si on peut se la payer, il y en a ras le bol ! il ne von pas nous aretait la non

Je dis :

- Je vais venir avec vous !

- Tu fais ce que tu veux...ses dengereus demande la permission si il y a dautre qui veule venir mieu lon sera ??

Joseph passe :

- Qu'est-ce que tu fais là ?

- Ben... C'est les gars... ils vont voir s'ils peuvent se payer les mitrailleuses, je vais avec eux.

- Quoi ?coi Ce que je vais te foutre... Tu vas voir, aller hop ! Dégage !vien avec moi ? bon bon je nirait pas

Et il s'en va... Il n'avait pas fait cent mètres que je monte sur le camion, je me couche pour ne pas qu'il me voit. Une fois la camionnette prête, quand tout a été armé, il me dise tu vien ou tu reste je viens le véhicule commence à partir, il prend la route et dans la direction de Teruel. Dans le dernier virage, la camionnette stoppe, elle est cachée dans le tournant :

- Parce que là, si on continue on peut pas, nous allons nous faire arroser...

Les hommes descendent et se cachent derrière un monticule. Les ennemis ne peuvent pas nous voir.

C'était «*La estación de los ojos negros.*», il y avait un grand hangar sous lequel se trouvaient une locomotive et dans la gare un chien.

Le chien qui, en voyant tout ces mouvements, aboyait... Il n'arrêtait pas d'aboyer ! Un gars dit :

- Putain ! Ce con de chien il va les avertir.

Alors, un autre gars qui était avec moi, regarde l'autre milicien et lui dit :

- Je vais t'en débarrasser sinon....

Il est parti doucement vers le chien... «*pam*»... Voilà... À ce moment, ça a commencé à pleuvoir partout, à gauche, à droite, en face... Moi j'étais là, je ne savais plus où aller...

«*piem, choum, choum ...* » Je me suis caché au milieu d'un tas de poutres mises en carré, l'une sur l'autre pour quelles sèchent.

Et là, au milieu :

– Putain !

Par un petit trou, je voyais sortir le feu des mitrailleuses qui tiraient, «*Pim, pam* », moi aussi, je tirais, tant que je pouvais, les compagnons ont prit les grenades et les ont lancées. Ils avançaient, mais moi je ne suis pas sorti, et eux en avançant, ils sont arrivés à la hauteur des mitrailleuses, mais il ne restait que les boîtes de munitions. Les miliciens ont pris ce qu'il restait, mais ils n'ont pas eu les mitrailleuses. Les nationalistes avaient reculé.

- Allez partons !

Cela pleuvait de partout, alors nous sommes remontés vers le camion et quand nous sommes arrivés... Oh ! Tu penses comme les gars étaient contents !

Nous avons été des vrais chefs ! Depuis ce jour là, on pouvait aller jusqu'à la gare, elle était à nous et la locomotive était là. Des gars de la CNT l'ont mise en marche.

La machine ronflait, «*boou, boou, boou* ». Comme la voie ferrée allait à Teruel. Ils ont commencé à avancer vers la ville avec le train.

Quand les nationalistes voyaient arriver la machine ils tiraient dessus avec des canons...

«*Boum, boum, boum* » Marche avant, arrière, ils venaient, ils s'arrêtaient juste un moment et ils repartaient... Mais ça c'était de la comédie ! Et les autres tiraient.

À l'entrée de la ville il y avait le cimetière de Teruel, c'était là où ils avaient vraiment fait leurs tranchées.

Il s'est passé x temps comme ça et toujours la même histoire, on se disait :

- Qu'est-ce qu'il se passe ? Pourquoi cela n'avance pas ?

Nous étions là, pourquoi ? Teruel était là, nom de Dieu ! Pourquoi ? Nous ne recevions pas d'ordres, ou bien entre les ordres de ceci, de cela...

Nous, nous étions la colonne Torres-Benedito composée de syndicalistes UGT-CNT et comme nous étions des socialistes et des anarchistes, les communistes ne s'intéressaient pas à notre sort et cherchaient le moins possible à nous aider ! Le temps passait comme ça.

Au bout de quelques temps la colonne internationale est arrivée... Le commandement républicain décide le 19 janvier de faire - en fin de compte - appel aux Brigades Internationales. Mais, avant que ce jour arrive...

- Merde ! Il faut que l'on y aille à Teruel.

Un soir nous nous sommes réunis. Nous étions plus d'une quinzaine... Oh ! Nous étions bien plus que ça ! Il y avait un gradé, un vieil officier, avec une étoile, (c'était un homme déjà âgé, il marchait devant nous. Il était avec nous et décidé, c'était lui qui nous dirigeait, et un matin de bonne heure à trois heures, tout calme, il dit :

- Nous y allons. Et pas un mot !

L'un derrière l'autre sans parler, nous sortons de nos lignes, nous partons tranquillement. Nous arrivons au bord d'une rivière, la rivière est presque sèche, juste un petit ruisseau ; l'eau, était saumâtre et le bord plein d'herbes. Nous étions cachés, déjà commençaient les premières lueurs du jour. L'Officier dit :

- Bon ! Jusqu'ici on a été cachés, mais à partir de là, chacun pour soi !

La rivière était là, et de l'autre côté il y avait un mur et après c'était la montagne, et au sommet c'était Santa Bàrbara, où il y avait la forteresse défendant Teruel !

L'Officier :

- Si vous sortez de là, il ne faut pas vous arrêter, c'est votre seule survie et le but, c'est d'arriver là-haut !
- Les lueurs du jour arrivent... Mon frère était un des premiers...

L'Officier dit :

- Allez les enfants ! En avant !

Et lui debout, les balles « *puiff, puiff* »... Ça sifflait... Je me suis dit :

- Oh, bordel ! On va le voir mort !

Tu ne penses, tu ne regardais pas, on sort en courant et puis c'est tout. Je suis arrivé de l'autre côté près d'un mur de pierre. Je me suis allongé, je me regardais pour voir si je n'étais pas blessé.

Il y en avait un au milieu, on l'avait descendu, et j'ai vu que Joseph se le chargeait sur le dos, il l'a pris et l'a amené à l'arrière, puis est revenu vers moi.

Putain ! J'ai vu ça ! Je l'ai embrassé, bon Dieu !

- Je n'allais pas le laisser là.

- Et maintenant, qu'est qu'on fait ?

- Maintenant il faut avancer petit à petit...

De muraille en muraille, après un plat qui à l'époque avait été sûrement semé, une murette, un plat, une murette ainsi de suite et cela jusqu'au sommet. La montagne était aménagée en bancelles.

- Ce qu'il faut faire, c'est d'une murette à l'autre.

Le jour se lève et l'artillerie commence à taper « *boom, boom, boom* » Mais là, c'était pas l'artillerie ennemie. Eux ils avaient une artillerie que nous appelions « *La folle* ». Eux, avec une seule pièce ils faisaient autant que nous avec une batterie !! Ça tirait, nom de Dieu ! Tu voyais la terre qui bougeait partout...

- Allez! On avance et merde !

Nous nous rendons compte que c'était notre artillerie qui nous tirait dessus ! Nous n'avions pas de drapeau, nous n'avions rien ! Un gars qui s'appelait *El Châto*. (El Châto ça veut dire quelqu'un qui a le nez écrasé) costaud, brave, il était gentil ce gars, il avait une ceinture rouge en toile qui lui tenait les reins... Il l'enlève, la prend et la coupe en morceaux :

- Allez pour chacun, celui qui veut en prendre un bout !

Je prends un morceau et je le mets à ma baïonnette. Je passe devant et fonce à travers tout ça. Au bout d'un moment, notre artillerie s'est rendue compte. Elle finit par ne plus nous tirer dessus, voyant que c'était nous !

Nous avançons à ce moment-là, cela commençait à aller bien pour nous et nous sommes arrivés presque au sommet... à la baïonnette ! El Châto était devant moi, il est arrivé le premier. Il a dégagé les mecs pour éclaircir le secteur. Notre artillerie avait déjà bombardé les positions et ceux d'en haut étaient presque tous morts !

Il est arrivé là-haut. Il les a vu les fascistes... Il était face à eux !

Moi je n'étais pas arrivé. J'étais encore dans la montée. Maintenant, nous étions là...

- Mais pourquoi ils ne nous envoient pas du renfort ?

- Les ordres ! Les ordres !

El Châto est monté tout en haut et là, nous avons reçu l'ordre de nous retirer, de redescendre et repasser la rivière... Ce n'était pas possible de passer !

Mon frère me dit :

- Si tu as des papiers, si tu as quelque chose sur toi, il faut t'en débarrasser.

Joseph a pris son portefeuille et l'a mis entre des pierres avec une autre sur le dessus et... six années après, il l'a retrouvé son portefeuille !

- Il faut se retirer le plus tôt possible, les renforts ne viendront pas !

Alors nous redescendons, chacun pour soi naturellement ! C'est une journée chaude il est trois ou quatre heures de l'après-midi, sans boire ni manger, bon manger on peut attendre mais, boire nous avons la gorge sèche nous pouvons à peine parler. J'ai hâte d'arriver pour boire.

De palier en palier ils nous tirent comme des lapins, avec nous il y a deux compagnons blessés aux jambes qui se traînent comme ils peuvent, mon frère me rejoint et me dit :

- Courage quand la nuit sera là nous serons sauvés.

Mais le soleil chauffe encore, les tirs et les coups de canons ne cessent pas, un compagnon fini enterré après un coup de canon il est vivant, nous le sortons de là, il est aveugle de la terre plein les yeux, nous ne pouvons pas traîner, mon frère l'aide à passer un palier de plus, il reste trois ou quatre paliers pour arriver au fleuve d'un mur à l'autre il y a quinze à vingt mètres qui nous sépare. Nous devons les faire en courant. Les deux blessés ne portent pas de fusil, ils avancent tant bien que mal. Enfin le dernier palier, devant nous le fleuve sec, cinquante mètres à découvert, impossible à parcourir sans se faire tuer, au milieu du fleuve deux corps allongés, on ne sait pas s'ils sont vivants ou morts. De l'autre côté, les nôtres nous attendent et tirent sur l'ennemi, mon frère s'approche de moi, me prend la main et dit:

-Je crois que nous sommes sauvés.

Assis contre le mur de pierre nous attendons la nuit. Mon frère aide les blessés, moi je serre mon mousqueton et ferme les yeux en pensant à ma famille en attendant que la nuit tombe. Nous ne pouvons même pas parler tellement nous avons la gorge sèche ni même avaler notre salive. Que le jour est long, le soleil commence à se cacher derrière l'autre montagne et peu à peu l'ombre nous envoie la nuit, bientôt nous pourrions sortir de ce traquenard. Mon frère vient vers moi :

-Tu pleures pourquoi?

-Je pleure les morts et la souffrance des blessés, je ne comprends pas pourquoi on nous a envoyé dans ce traquenard...

- Ils nous donneront des explications, maintenant il faut sortir de là, prépare-toi.

Les balles sifflent d'un peu partout, nous attendons encore, je ne sais pas combien de temps moi il me semble que ça fait des heures. Mon frère s'avance pour voir si la voie est libre et il dit :

- En avant c'est le moment !

Les blessés soutenus par d'autres compagnons en faisant le moins de bruit possible pour ne pas alerter l'ennemi, avancent comme ils peuvent. Arrivés au milieu de la rivière nous touchons les miliciens étendus sur le sol pour voir s'ils sont vivants, ils se lèvent et partent en courant. Ils ont fait le mort sans bouger pendant plusieurs heures sous le soleil sans boire pour ne pas se faire tirer dessus. Ils se jettent dans une mare pour boire, heureusement que les compagnons les empêchent l'eau est pourrie. Nous nous mettons à l'abri et enfin nous nous reposons, respirons et buvons. Les compagnons nous disent doucement, doucement, puis nous demandent des nouvelles des compagnons absents, trois morts et six blessés plus ou moins graves. Les morts sont encore là. Mon frère et moi allons les voir, je me souviens seulement d'un commandant de centurie Flores, je crois qu'il était de Vilareal.

Peu à peu nous arrivons d'où nous sommes venus, mais il manque des compagnons, je vais voir mon frère et lui dit:

-José je crois que c'est le moment d'aller demander des explications, pourquoi nous avons dû abandonner la forteresse de Santa Barbara ?

Nous allons donc à la capitainerie où nous sommes félicités et serrés dans les bras. Nous sommes des héros. Mon frère demande des explications.

-Pourquoi vous nous avez abandonné sans nous envoyer de l'aide ?

-Premièrement nous n'avons pas assez de forces pour défendre Santa Barbara contre l'ennemi, il faut que l'on déloge les fascistes du cimetière, nous attendons des forces nouvelles, une colonne internationale qui vient de France, d'Italie et d' Angleterre, pour le moment ils sortent d'Albacete pour venir nous aider, alors nous pourrons faire une attaque d'envergure et prendre Teruel. Deuxièmement nous ne pouvions pas mettre plus d'hommes en danger le terrain est trop dangereux, nous savions que ça coûterait plus de vie pour rien de plus. Vous, vous en êtes sortis, nous avons confiance en vous et vous ne nous avez pas déçu.

Puis ils nous serrent la main très chaleureusement. Ils me disent que j'ai été très courageux. Ils félicitent particulièrement mon frère. Le jour suivant les chefs nous réunissent et nous lisent une liste en mémoire des compagnons qui sont tombés au combat pour la liberté, il se fait un silence, suivi d' un discours pour nous annoncer que les choses vont changer avec la venue de la colonne internationale, qui sera là demain ou après-demain. Ils se positionneront à la gare des Yeux Noirs devant le cimetière de Teruel. Il en est ainsi, le lendemain commence l'arrivée des camions sur lesquels on chante l'Internationale, nous ne comprenons pas ce qu'ils disent mais l'enthousiasme qu'ils dégagent nous réchauffe le cœur, nous nous serrons dans les bras sans se comprendre sauf mon frère et moi qui avons appris le français.

Quelle joie de voir ces hommes dont ce n'est pas leur patrie et pourtant prêts à risquer leur vie pour défendre la République espagnole, ils savent déjà que du triomphe dépend l'avenir de toute l'Europe et il en aurait été ainsi si nous avions exterminé le fascisme d'Espagne, Hitler, Mussolini toutes ces troupes sanguinaires. La guerre d'extermination d'Hitler n'aurait pas eu lieu. Cher cela s'est payé. Je poursuis mes souvenirs...

Après les embrassades et les serremments de main, les camions suivis de charrettes sont guidés vers la gare des Yeux Noirs où tout est déjà prêt pour les recevoir.

À nous, on nous demande d'être prêts pour le lendemain car nous allons prendre position proche de la colonne internationale. Le lendemain en formation nous allons à pied voir les internationaux, après de grandes discussions avec eux nous suivons la voie ferrée qui va sur Teruel, nous faisons une centaine de mètre et les balles commencent à siffler aux oreilles, l'ennemi sent qu'il se passe quelque chose et tire à l'aveuglette car où nous sommes il ne peut pas nous voir. Les coups de canon commencent sur la gare où sont les internationaux, il me semble que ce sont les premiers coups de canon qu'ils entendent, ils sortent se coucher à plat ventre en face du cimetière, de l'autre côté du cimetière il y a les fascistes, dans les tranchées avec des mitrailleuses et l'artillerie, celle que nous appelons « *la folle* ».

Nous attendons la nuit pour prendre nos positions et nous mettre à l'abri des balles.

La nuit arrive, déjà le haut de la colline se noircit, bientôt nous pourrons étudier le terrain, mettre les sentinelles en poste pour la nuit, et choisir nos positions pour se défendre, demain tout sera plus clair. Pourvu que la nuit se passe calmement .Nous avons peur des arabes, ils se glissent pendant la nuit comme des couleuvres et égorgent tout ceux qu'ils trouvent. Nous savons qu'en face avec les fascistes il y a des arabes. Mon frère vient me voir, nous parlons de notre mère, de notre père, de notre frère, des Français que nous avons connus, je lui dis que j'ai un bouton dans le cou qui me fait mal et qu'il faudra que je me fasse soigner, on verra plus tard...

-Cette nuit tu as le premier tour de garde, je peux le faire à ta place si tu veux.

-José tu sais que je ne veux aucun privilège.

Nous nous serons dans les bras et me dit:

-Fais attention à toi.

Il part, on vient me dire que la nourriture est arrivée, je vais chercher à manger avec mon assiette, on me donne des lentilles, du pain, un peu de confiture et une pomme plus le vin que je refuse, je n'aime pas le vin, je prends une bouteille et je l'ai remplie d'eau, je retourne vers mes compagnons dans la nuit, nous n'avons pas de lumière, pour que l'ennemi ne puisse pas nous localiser. Je sais que l'on va venir me chercher pour prendre mon tour de garde à peine fini de manger. A vingt et une heures mon frère arrive:

- Viens, c'est l'heure, suis-moi.

Nous avançons en nous traînant quelques mètres plus loin, derrière un buisson il me donne à voix basse le mot de passe :

- Bon la réponse tu la connais, celui qui vient et ne te donne pas la réponse tu tires, à vingt deux heures quelqu'un viendra te remplacer, fais attention !

Il repart toujours en se traînant. Je reste seul allongé sur le ventre les yeux grands ouverts le doigt sur la gâchette de mon mousqueton, dans le silence de la nuit on entend des murmures qui viennent de Teruel. Comme le temps est long allongé par terre avec l'angoisse dans la gorge à attendre la relève. J'entends l'herbe bouger derrière moi :

- Halte- là !

On me donne le mot de passe, un compagnon vient près de moi, par signes nous nous saluons et je pars en me traînant rejoindre mes compagnons qui dorment, je m'enroule dans ma couverture et me couche pour me reposer jusqu' au petit matin si tout se passe bien ! En me réveillant le jour se lève à peine, nous allons chercher un café du pain et une boîte de sardines. Vers midi, au moment de déjeuner nous apercevons les internationaux avec des pioches et des pelles en train de faire des tranchées en direction de Teruel, comme pendant la guerre de 1914. Nous pensons que c'est une bonne idée, mais les fascistes alertés par le bruit ne cessent de tirer dans notre direction, sûrement le bruit des pioches et des pelles les rendent nerveux. Ils sont à cent mètres les balles sifflent de partout, c'est dangereux, une balle perdue peu tuer ou blesser quelqu'un, d'ailleurs un instant après un brigadiste est touché à la main gauche, direction la gare où séjournent, la capitainerie, les cuisines et l'infirmerie, on lui donne les premiers soins, puis ils appellent l'ambulance. Je dis à mon frère que c'est le moment pour en profiter et me faire soigner mon bouton qui me fait mal. Mon frère demande au chef de section qui dit oui.

À l'infirmerie le médecin me dit qu'il faut ouvrir et qu'il ne peut pas le faire ici, il faut aller à l'hôpital de Villalba, là-bas il y a des médecins équipés, mon frère demande aux chefs un sauf-conduit et je pars avec le blessé dans l'ambulance. C'est la première fois que je me sépare de mes compagnons de lutte. J'arrive à l'hôpital de Villalba. La blessure de l'internationaliste n'est

pas grave, la balle à traversé la main mais n'a pas touché d'os.

C'est mon tour, ils s'étonnent de mon âge « *16 ans* », on va voir si tu es courageux.

- Bon.

On me demande de me déshabiller dans une pièce et me donne une chemise longue et je retourne voir le médecin.

- Viens là courageux.

Il faut ouvrir, il me met un mouchoir autour du cou, me fait une piqûre, je sens que j'ai le cou endormi, il ouvre sort beaucoup de pus et une épine, il nettoie et me fait un pansement.

- Allez à demain.

Il me serre la main et me dit :

- Oui tu es courageux.

Je suppose qu'il y a eu des recommandations pour qu'on prenne bien soin de moi, car on me donne une chambre pour moi tout seul avec un bon lit, un infirmier s'occupe de moi, il me dit de me coucher qu'il m'apportera le souper tout à l'heure.

Quelle différence avec ces nuits passées dans les tranchées. Je m'assoie sur le lit quand l'infirmier arrive avec un plateau sur lequel il y a un plat de soupe, un autre avec des frites et de la viande, un verre de vin et une banane, je demande de l'eau que l'on m'apporte. Je mange tranquille de temps en temps il vient me voir pour savoir si je ne manque de rien. Dès que j'ai fini il ramasse tout et s'en va.

Au bout d'un moment vient le médecin et me dit si je veux dormir puis me demande d'où je viens:

- Tu es trop jeune pour être dans des endroits aussi dangereux.

Il s'approche de mon lit, il me tire la couverture dessus.

- Repose-toi.

Il passe son autre main sous la couverture et la pose sur mon sexe. Je me demande ce qui m'arrive, on entend des pas dans le couloir, il enlève sa main.

- Tout à l'heure je reviendrai te voir.

Je me suis levé, j'ai pris mes vêtements sans rien dire, je me suis habillé et parti en direction de Teruel, je marche toute la nuit, arrivé après Tortajada je suis fatigué, les lumières d'un camion apparaissent, quand il est à ma hauteur il s'arrête.

- Où vas-tu à cette heure ?

- J'essaie de rejoindre mon groupe qui est dans les tranchées en face de Teruel.

Je raconte mon histoire au chauffeur qui est très étonné.

- Je crois que demain je dois aller à Villalba, j'irai voir à l'hôpital ce qu'il en est de cet individu, ton cou te fais mal ?

- Bien sûr.

- À la gare ils vont te soigner.

Il fait presque jour quand on arrive à la gare les portes sont ouvertes avec une sentinelle devant :

- Où vas-tu ?

- Voir un infirmier.

- C'est trop tôt, reviens plus tard.

Je pars chercher mon groupe et je vois le travail qu'ont fait les internationaux, ils ont fait des tranchées sur vingt mètres en direction de Teruel, tout le long de gauche à droite enroulés dans des couvertures leurs fusils dans les bras ils se reposent, en silence je vais rejoindre les miens et mon frère, le premier que je vois c'est El Châto.

- Que fais-tu là ?

Je lui explique.

- Bon allons voir ton frère.

En silence on trouve José.

- Que fais-tu là ?

Il me prend par le bras et n'emmène vers la gare pour être plus tranquille pour parler, bon de temps en temps les balles sifflent. Je raconte et il regarde mon bouton.

- Ils t'ont fait une belle plaie, tu devrais retourner là-bas.

- Il n'en est pas question !

-Tu ne comprends donc pas qu'il faut te soigner, nous verrons ce qu'en dit l'infirmier.

Il m'apporte une tasse de café et dit :

- Reste là jusqu'à ce que je revienne nous aviserons après que l'infirmier t'aies vu je m'en vais à tout à l'heure, fais attention.

Arrive un compagnon qui me demande si je veux manger, je lui dis oui. Il m'apporte du pain, du fromage et une pomme je lui demande de l'eau j'ai très soif ; j'attends jusqu'à ce que les soins commencent. L'infirmier regarde ma plaie :

- Le principal est fait, je peux m'occuper du reste, à moins que tu veuilles retourner à l'hôpital ?

-Non, non.

J'ai plus peur de l'hôpital que des fascistes. Il me pose une gaze et me met dans une pièce qui sert de pharmacie pour les blessés légers, il y en a déjà qui attendent, nous rentrons et me fait assoir, avec une pince il sort le drain que l'on m'a mis il nettoie bien avec de l'eau oxygénée et remet un drain neuf. Il faut que je serre les dents très fort pour ne pas crier tellement ça fait mal.

- Tu es près des tiens, tu peux aller les voir quand tu veux.

Je pense comme cela je peux me reposer et faire des tours de garde de temps en temps, la nuit. Je vais voir un de mes amis français. Je m'approche de la tranchée et cris en français, quand on me répond.

- Oui, que veux tu ?

Je vois mon ami qui fait les premières présentations, nous parlons de la France, de l'Espagne du monde et de la guerre que nous allons gagner, ils sont étonnés de mon jeune âge, je dis que je ne fais pas la guerre mais la révolution, je lutte contre toutes les dictatures qui s'opposent à la volonté du peuple par la force, contre tous les privilèges de la bourgeoisie cléricale, que les paroles LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ soient notre horizon de vie, je lutte contre tous ceux qui s'opposent à l'évolution progressiste de l'humanité.

- Bravo, bravo, c'est aussi notre point de vue, avec des hommes comme toi nous allons gagner cette révolution contre le fascisme, nous ferons un grand pas vers cette évolution progressiste dont tu parles, et me serrent dans leurs bras, ils appellent d'autres compagnons et leurs expliquent ce que j'ai dit, ils me serrent la main à leur tour.

- Bien, bien, viens nous voir quand tu veux.

Ils me font visiter leur installation avec les refuges qu'ils ont fait, il y a bien trois cents mètres de tranchée avec tout les dix mètres un refuge, des cabanes leurs servent de dortoir et au milieu on circule. En bout, un côté domine la route qui va à Teruel via Saragoza à l'autre extrémité on arrive à la position de la colonne Torres-Benedito où sont mes compagnons et Joseph, en face le cimetière de Teruel, là où les fascistes sont réfugiés et que notre artillerie bombarde régulièrement. Ils ont fait vraiment du bon travail, bien que les balles et le bombardement sifflent de temps à autre au-dessus, on se sent en sécurité avec les sacs de terre entassés. La lumière du jour commence à baisser, je dis que je dois partir, je les félicite, avec le poing levé, ils me saluent.

J'arrive à la gare à moitié détruite direct à l'infirmierie, mon frère m'attend :

- T'es passé où?

J'explique et il me dit :

- Moi aussi j'ai été les voir, ils sont courageux, nous pouvons prendre des leçons, leur expérience de la guerre de 14-18 les aide.

- Ils se protègent tout en pouvant circuler au milieu sans se faire voir de l'ennemi. Nous aussi nous avons commencé à faire les tranchées à la suite des leurs, tu verras cela quand tu reviendras au groupe, pour l'instant tu vas rester à l'infirmierie jusqu'à que tu sois guéri, c'est

l'infirmier qui me l'a dit, ne te fais pas de soucis pour ton mousqueton, c'est moi qui l'ai, je te le garde. Fais attention à l'artillerie et aux balles perdues, ne va pas en rencontrer une.

- Il n'y a pas de danger, tu es bien plus exposé que moi. As-tu des nouvelles de chez nous ?

- Oui, ils ne savent pas que tu es malade, beaucoup de baisers de maman, elle se plaint du fait que tu n'écrives pas.

- J'écirai quand je serai guéri.

- Bon à demain.

Il me serre dans ses bras et s'en va.

Je rentre à l'infirmerie, puis je me dirige vers la cuisine pour voir s'il reste quelque chose à manger car il est un peu tard, le cuisinier m'a mis de côté mon repas, une soupe chaude, des lentilles avec de la viande. Que puis je vous dire ? Je suis privilégié, certains peuvent être mon père, tous sont à mes petits soins.

Il me demande :

-Tu as besoin de vêtements pour dormir? Le froid se fait sentir la nuit.

- Oui.

Puis il va chercher une couverture.

- Bonne nuit !

Il se passe quelques jours ainsi, mon cou va mieux, contre l'avis de tous, mon frère en premier, je décide d'incorporer mon unité.

C'est une nuit agitée on entend le bruit des mitrailleuses il y a des blessés. Les fascistes sont nerveux, ils entendent le bruit des pioches et se demandent ce qui se passe, de plus, les internationaux chantent à tue-tête des chansons de chez eux, les fascistes ne sont pas tranquilles.

- Marcel, il faudra que tu retournes te faire soigner.

- L'infirmier passe tous les jours dans les tranchées, j'en profiterai au moment voulu.

Je marche avec mon frère jusqu'à la tranchée de mes compagnons. Ils me reçoivent avec enthousiasme et me font voir ce qu'ils ont fait avec des pelles et des pioches, une bonne fortification. Mon frère me dit :

-Tu vas dormir dans mon abri, il faut s'habiller il fait froid.

Nous nous réunissons dans une cabane avec mes amis les plus jeunes de Vila-real, il y a à boire, à fumer et de quoi manger. Ils me questionnent sur ce que j'ai vécu. Ils me racontent qu'à l'arrière, il y a du remue-ménage, mais, quand nous en aurons fini avec les fascistes, nous ne déposerons pas les armes, nous mettrons de l'ordre ; ce n'est pas sur les terrasses de café que l'on combat le fascisme, tous ces pistonnés, qui dorment dans de bons lits chez eux avec leur famille, ce ne sont pas eux qui vont nous imposer leur volonté et détruire ce dont pourquoi nous nous battons.

- Bon, bon que Marcel chante notre chanson.

Je ne me fais pas prier. Tous les uns après les autres nous nous mettons à chanter. Mon frère part pour ces tours de garde, un autre compagnon part aussi pour ses deux heures de garde. Nous, nous continuons à plaisanter, la cabane est pleine de fumée et envahie de relents de rhum et cognac. Ni mon frère, ni moi buvons ou fumons. L'heure arrive de se séparer, chacun rejoint sa cabane pour se reposer. Enroulé dans sa couverture mon frère surveille ses postes de garde, chaque nuit il en a cinq pendant deux heures sous sa responsabilité. Je vais vers lui et lui demande si ça va.

- C'est une nuit calme, tu n'as pas froid ?

- Non, avec la couverture c'est bon.

- J'ai ton mousqueton ici près de moi avec les munitions et les grenades. Allez, bonne nuit !

Le lendemain, je mets en ordre mon équipement, je nettoie mon mousqueton et arrive le café une boîte de sardine plus une miche de pain.

Mon frère me demande :

- Que vas-tu faire aujourd'hui ?
- A quelle heure passe l'infirmier ?
- Vers neuf heures.
- Je me ferai soigner et ensuite j'écirai aux parents.
- Bien, à plus tard.

Je sors et m'aperçois du froid qu'il fait, je demanderai des vêtements à l'infirmier, puis arrive l'infirmier.

- Salut, fais moi voir ce qu'il t'arrive.

Il regarde :

- Oh ! C'est presque guéri, encore deux jours et je te fais ta reprise.

Il me change mon pansement et s'en va .Les sifflement des balles ne cessent pas, entre nous et les internationaux nous couvrons presque quatre kilomètres de Front. Tout le temps il y a une sentinelle qui voit quelque chose bouger, d'un côté comme de l'autre les balles perdues n'arrêtent pas, les brancardiers passent régulièrement en courant, direction l'infirmierie ou l'hôpital de Villalba.

Une blessure légère c'est la joie, cela veut dire quelques jours de repos pour le blessé. Un jour je suis allé voir mon ami le Français, deux miliciens surveillent entre deux sacs de terre au-dessus de la tranchée, d'un coup un cri !

- Merde ! Je suis touché.
- Moi aussi !

La balle les a blessé tout les deux heureusement ce ne sera que du repos, ils partent avec une permission d'infirmierie. Tous n'ont pas cette chance. Les tirs de mortier ennemi quelques fois tombent dans la tranchée. Leur artillerie avec ses tirs à répétition fait beaucoup de dégâts. Quand on entend un tir c'est neuf tirs qui suivent. La terre brûle après ces tirs, ils veulent détruire nos fortifications, notre artillerie répond mais la différence c'est qu'il faut recharger à chaque tir et nous n'avons qu'une seule batterie.

Le bruit court que nous allons recevoir des armes de Russie. Déjà des avions de chasse mitraillent les fascistes qui sont dans le cimetière.

Ça fait quinze jours que je n'ai pas fait de garde, les nuits sont plus froides, ma première garde est à minuit, mon frère veut m'aider, ce que je refuse.

- Je pourrai me reposer ensuite.
- Je viendrai te voir.

Il est vingt et une heure trente, je m'enroule dans ma couverture et me repose. À minuit on m'appelle pour prendre mon tour, Joseph dort. Je prépare mon mousqueton baïonnette au canon, deux grenades à la ceinture et la couverture par dessus moi. Nous marchons dans la tranchée jusqu'au moment où l'on nous demande le mot de passe, je m'en souviendrai toujours « *mon ânesse* ». C'est un ami de Vila-real, il me parle à voix basse :

- Tout est tranquille, tu connais la consigne ?
- Oui.
- Soit vigilant.

Il part et je reste seul dans le silence de la nuit. Mais ça me gêne d'être si bas dans la tranchée, je n'ai pas une grande visibilité, je décide de monter sur le bord de la tranchée, de là,

j'ai une bonne vue sur le devant. Enroulé dans ma couverture je distingue bien tout le terrain. Au bout d'un bon moment une mitrailleuse ennemie commence à tirer, sans me retourner je fais un pas en arrière, heureusement que j'ai ma couverture car la pointe de ma

baïonnette vient se loger sous mon menton, sans la couverture elle m'aurait transpercé, je m'en tire avec un bleu. Lorsque je raconte ma mésaventure à mes compagnons, ils sont affolés, ils me conseillent d'être prudent.

Mon frère après une engueulade, me dit :

- Marcel, j'aimerais que nous rentrions sains et saufs à la maison.

Je lui promets plus d'attention. De temps en temps nous allons faire une visite à nos amis de l'Internationale, nous parlons de différentes choses, des difficultés de l'arrière-garde qui semble oublier que l'ennemi est ici devant nous. Ils oublient que les tirs de part et d'autre n'arrêtent pas, qu'il y a des blessés tous les jours plus ou moins graves.

Quelle connerie cette attente, plus on attend plus ils se fortifient, ils perfectionnent leur tactique. Le temps qui passe est notre plus grand ennemi, nous ne sommes pas satisfaits de l'attitude du commandant. Un jour nous avons la visite de la colonne de fer, ils sont très en colère à cause du temps qu'ils nous font perdre. Leur problème est de militariser ou pas, la lutte face à des troupes professionnelles, une troupe avec des chefs d'expérience. Entre temps on laisse aux fascistes le temps de recevoir l'aide des Allemands et des Italiens. Il se dit que la Russie va nous aider. En effet, quelques mitrailleuses et des fusils arrivent en très petit nombre. Les mitrailleuses russes sont meilleures que les nôtres, mais il y en a si peu. Ils nous en donnent une et c'est vrai qu'elle fait du bon travail, les jours passent, à l'arrière, il y a des problèmes. Des compagnons de la colonne de fer vont à l'arrière voir ce qui se passe, il y a des conflits entre la nécessité de se militariser ou pas.

Un jour on nous dit que nous allons à l'arrière nous reposer et arrive sans savoir d'où un bataillon avec des chefs galonnés. Je ne sais pas d'où ils sortent, ni où ils ont eu leurs galons. Ils nous font rendre nos armes, celles que nous avons eu en risquant nos vies. Les camions nous attendent à la gare de Teruel. Tout cela se passe au milieu des tirs des fascistes qui se sont rendu compte du mouvement de troupe des internationaux. Ils viennent nous saluer et disent :

***VIVE LA COLONNE TORRES-BENEDITO !!
DÎTES À L'ARRIÈRE-GARDE QU'ICI, IL MANQUE DES VOLONTAIRES !!***

Les camions se mettent en marche, nous partons en chantant l'Internationale. Quand nous arrivons à Castellón, la militarisation est décidée avec une discipline militaire, que ceux qui l'acceptent, restent les autres peuvent partir. Mon frère reste moi non. Défendre la République comme un devoir moral *oui*, mais comme une obligation *non*. Je ne suis pas un militaire, je suis un volontaire, je veux bien donner ma vie pour la liberté, contre le fascisme, je fais la révolution pas la guerre. Je n'ai pas attendu que l'on me donne des ordres pour lutter et jusqu'à présent ça a donné des résultats. Que le chemin vers la maison me soit doux. Que mes parents soient heureux de me voir.

EN PERMISSION

La première fois que je suis parti en permission, c'était avec un camarade plus âgé que moi, et moi, j'étais vierge. Ah oui, j'étais vierge et je suis parti avec ce copain. Nous étions à Valencia en permission, et comme nous ne touchions pas notre solde régulièrement, quand

cela arrivait, nous avions la poche pleine de fric ! Tu penses, nous étions payés dix pesetas par jour, en fin de mois nous avions trois cents pesetas ! Avec ça on pouvait avoir pas mal de choses... Mais l'argent ne comptait pas, car nous pensions qu'il fallait retourner au Front, et cela n'avait pas d'importance.

À l'époque je n'avais pas à l'esprit forcément militant. Je ne pensais pas comme maintenant ... Alors, il me dit :

- On va chez les p...

- Oh, ben oui.

On arrive là, une « *dame* » qui sort et l'interpelle:

- Oh ! Tiens...

- Comment vas-tu ? ... (Elle connaissait son prénom.)

Il me dit :

- Bon, reste là, attends-nous...

À cet âge là, j'étais dans un état ! Ils sont montés et quand ils sont redescendus, c'était mon tour... J'ai dit :

- Ce n'est pas la peine.. tu pence je ne pas pus a tendre.

C'était la première fois !!

En 1938, quand j'allais en permission, j'allais chez mes parents à Caudete, le village était collectivisé par la CNT-UGT. Quand j'arrivais, naturellement, tu penses... Je courrais derrière les filles ! J'avais dix-neuf ans, hein? Normal !

Le matin sortait un camion qui embarquait des hommes et femmes et ils allaient aux champs tous emn

semble, moi je montais dans le camion avec les filles, tu penses ! Pour travailler !? Ah oui, ah oui a set age long pence cas samuser car biento il fodra repartir san savoir si long reviendra

Le ramassage des pommes de terre se faisait dans de grands champs, la charrue devant sortait les pommes de terre et les femmes les triaient. Il y avait beaucoup de charrois. Les pommes de terre étaient mises en sac, puis chargées sur les charrettes et ils allaient porte au vilage

... Les femmes ramassaient les plants seches et faisaient des tas pour les brûler. À ce moment-là nous mettions des pommes de terre dans la braise, c'était bon. Nous nous régaliions ! Un jour un mulet a mangé trop de lugerne, il a eu une indigestion et il en est mort, le fermier sane aucuper la depouller est on la mamger chaquin a pri sa par et setai bon nous l'avons mangé . Chaque samedi, les villageois se réunissaient pour discuter de ce qui avait marché et de ce qui n'avait pas marché, de ce qu'il fallait faire et ce qu'il ne fallait pas faire. Les travailleurs disaient comment c'était passée la semaine, chacun donnait ses renseignements. Le village dans ces années-là, avait cinq ou six mille habitants, tous ne participaient pas à la coopérative.

Il y avait parfois chez certaines personnes, un esprit mesquin : ils pouvaient se servir à la coopérative et demander deux ou trois kilos s'ils le voulaient... Et bien, il y en a qui en ont volé ; « *Pour demain, si ça manque, pour demain...* » Alors, ça fait que quand ils passaient

avec les charrettes, ils cachaient un sac et puis le soir, ils venaient le chercher et l'emmenaient chez eux.

Alors, des fois naturellement...il les sermoné, il leur faisait comprendre : que saite pas bien

-- Combien tu en veux de kilos? Prends les...

Cet instinct de vouloir pour soi, cela ne s'efface pas tout de suite, Nous vivions comme ça, tous les jours... Nous allions, chacun faire notre boulot, il n'y avait pas de salaire, ni d'argent. Ils allaient au magasin d'alimentation du comité et prenaient ce qu'ils lui était destiné car il fallait rationner pour éviter les abus

! Naturellement, il y avait des échanges avec d'autres villages. Nous nous échangeions ce que l'on avait en surplus.

Voilà, ça travaillait comme ça, mais moi, à cette époque, je ne m'en occupais pas, j'étais juste en permission et je pensais plus à voir les filles !car il fallait repartir sans savoir si long reviendre

Sur le Front, il y avait une femme de Vall d'Uxo qui était avec nous, c'était la seule femme avec nous, elle était avec son mari et elle combattait, elle était aussi cuisinière. Mais quand il fallait aller dans la tranchée, elle y allait. Je n'ai pas vu de milicienne à part elle, il y a eu d'autres femmes qui suivaient les troupes, c'étaient des prostituées, mais il a fallu les faire partir car il commençait à y avoir des maladies. Elles sont reparties, il n'y avait pas d'hygiène. voilà mon poème pour vous Femmes

Femmes

Oh ! Femmes que vous êtes jolies,

Comme les fleurs dans le jardin.

Vous embellissez notre chemin,

Vous nous avez donné la vie,

Vous nous avez donné l'amour.

Malgré notre air conquérant,

Nous sommes à vos dépend.

Car pour faire l'unité,

Il faut le couple en vérité.

Avec vous on est tout,

Sans vous nous ne sommes rien.

Ensemble on donne la vie,

Ensemble on vit l'amour,

L'amour qui ne peut se dissocier.

De toi, oh ! Femme.

Il y a t'il plus grand amour que celui d'une mère?

Tu as su nous donner dans tes bras.

Oh, maman !

Les plus doux et les plus tendres baisers.

*Et toi, femme.
Les plus doux et les plus tendres frissons d'amour.*

*On n'oubliera jamais et chercherons toujours.
Car l'amour est dans la vie comme l'oxygène est dans l'air.
Vivons l'amour dans la paix et la tendresse,
Et fleurissons le chemin de la vie avec des baisers.
Aimons-nous, vive la vie,
Vive l'amour !*

S'ils avaient voulu, les dirigeants de la République ainsi que tout le commandement militaire, le front de Teruel n'aurait pas causé tous ces morts et toutes ces victimes... Teruel était à nous, nous y étions, car nous étions montés jusqu'en leur dernière forteresse l'hermite St barbara ,en haut de la coline est Teruel et tes a ses pier, les fascistes, ils foutaient le camp ! En bas, côté droit, il y avait la *Columna Internacional* et côté gauche, il y avait la *Columna de Hiérro*.

Si les deux colonnes avaient attaqué, nous aurions gagné. Notre plus grande force, c'était la surprise. En face, c'étaient des militaires de carrière, Nous, nous n'avions pas la tactique, mais nous avions l'imprévu ! Nous aurions pu les avoir, de la même manière que les anciens qui ont viré Napoléon.d'espagne Il s'est vengé, il a comi des crimes ,boucous des mort mais en fin de compte, il est parti on la foutu de hor... Et bien cela aurait put etre parei. ; mai il faler atendre qu'il soit pret pour nous resevoir , mais nos méthodes n'intéressaient pas le commandement militaire, il préférait l'ordre militaire, le respect des chefs galon les medalle , la hiérarchie, enfin tout ce que nous nous haïssions.

La surprise fut; quand les chefs militaires ont vu que nous avançons tellement rapidement et que notre force échappait à leur contrôle, ils nous ont dit de nous arrêter, comand

«Il faut vous militariser !»

Nous, il nous manquait des armes, nous n'avions pas d'ordres... Mais à leurs gars, ils leur faisaient faire la discipline et, au lieu d'être au Front, ils faisaient des exercices à l'arrière et le temps passait...

Je suis resté avec mon frère Joseph jusqu'à ce qu'il se soit militarisé. Chaque fois que les communistes venaient, nous étions au Front, et ils pensaient nous militariser ! Alors, ils nous mettaient en seconde ligne et à chaque fois, nous étions démobilisés parce que nous ne voulions pas être des soldats, nous étions des miliciens.

Après nous avoir fait le discours sur le besoin de se militariser, ils nous disaient :

- Celui qui veut rester, il peut rester, les autres peuvent partir.

Nous avons dit :

- Et bien nous on s'en va !

- Vous voulez partir, et bien c'est d'accord, donnez-nous vos armes ..CETTE DUR mais la forsse oblige notre arme nous etais tres chaire ,il faler san separe .je croit que j'ai plerait

Nous sommes partis, nous avons pris la route. Je me souviens que la route faisait un virage, ça fait que dans le fond, là dans la vallée, on voyait le village. Comme nous étions à pied, et nous avons coupé à travers le bois, nous étions jeunes cela ne nous faisait pas peur.

Par le bois, nous arrivions au village, en marchant... Tout à coup, nous avons vu des soldats. (Je fumais à cette époque, j'avais gardé ma cartouchière pour mettre mes cigarettes.)

Ils nous ont interpellés :

- Ce machin-là, c'est militaire ! Allez, donne !

J'ai sorti tout ce qu'il y avait dedans et je lui ai donné. Il nous à fait leur spich...

- Vous avez de la chance...etc. etc. !!

Je pense qu'ils venaient pour nous descendre, mais vu notre âge, un coup de pied au cul :

- Allez, dégagez !

Amis ou ennemis... Si tu étais sous leurs ordres, amis, sinon ennemis, pour eux c'était ça, les ordre de Mouscou.

!les étrangers combattes Pour la Republique , des Français qui refusaient d'être militarisés. par les Comuniste. coman vetu gagne Revolution.

Par trois fois j'ai été démobilisé, car je ne voulais pas être militarisé, et par trois fois je suis remonté au Front, car à chaque fois, nous reformions un groupe. des FI JJLL Nous revenions à Castellon et nous participions à la création d' un groupe, car de nouveaux volontaires arrivait et il fallait les former. Dès que nous étions assez nombreux nous partions au Front... Par trois fois je suis retourné au combat. une des foi que nous, avons refusé de nous militariser, nous sommes rentrés chez nous. moi a Villaereal

Là, je suis retourné à la cueillette des oranges, car il fallait bien travailler. Quand, je revenais du front, en arrivant à la maison, il fallait que ma mère m'habille des pieds à la tête, car j'arrivais souvent en guenille, fagoté n'importe comment, et chaque fois que je revenais c'était pareil. Ma mère réagissait en pleurant, car elle avait trois de ses fils à la guerre, mon père était plus costaud...Oui ...Ma mère, elle a souffert !

sont venus nous chercher en camions pour aller à Castellòn.

Les Brigades Internationales allaient directement à Albacete, il y avait une arène, la colonne internationale allait directement dans ce lieu, c'était là que l'on faisait le triage. Le

dirigeant communiste qui s'occupait de cela c'était Marti, surnommé « *Le boucher d'Albacete* »

Les internationaux étaient questionnés sur leurs motivations.

- Pourquoi, ils étaient là ? Vous venez défendre la République... Oui, c'est d'accord...

Le PCE voulait enrôler les nouveaux arrivants... Bien qu'étant organisées par les communistes, les Brigades Internationales arivert des hommes et des femmes de divers horizons : syndicalistes, militants politiques...socialistes, anarchistes.

- Je ne suis pas communiste.

Moi je viens défendre la Republique Espagnole contre le Faschisme International, , je suis républicain,

- Ah bon ?

Ceux-là, ne voyaient plus la lumière du jour, pendant la nuit, c'était l'épuration, c'était le nettoyage complet...combien de victime

Mon frère Antoine était responsable dans une caserne a ALBACETE , il s'occupait du recrutement et du ravitaillement, pour faire la distribution de vivres pour envoiller au front, comme il pouvait rantre aux arènes, il aidait les brigadistes à se sauver. Il leur disait comment partir des arènes la nuit. Le tout sans révéler ses opinions politiques afin de ne pas avoir de problème avec les communistes. L'Espagne a été vendue par les communistes. a la RUSSIE ET MILITARISE LA COLUNA TORES BENEDITO elle naitte pas comuniste, il en nom fait de battallon militarise

Les deux bateaux chargés d'or¹, ils sont encore en Russie, tout le trésor de l'Espagne est parti en URSS. Mais moi, ce qui man merde c'est qu'il ne le reconnaissent pas. Mais, reconnaissez-le, nom de Dieu ! Vous le voyez, c'est tellement palpable. Moi ce que je souhaiterais, c'est que les communistes disent, on s'est trompé. le secre etait bien garde perssonne sortai de Russie

Si j'en entendais UN qui me dit ça, *C'est vrai on s'est trompé. ses le comunismes livertaire qu'il nous faudre.Bravo vive le Comunisme ??*

Bravo Ils font pareil que la religion, c'est la même méthode, ils s'adaptent à la situation pour faire avaler le poisson, alors, le gars reçoit une faveur, il est redevable .Ça fait plus mal un coup de pied au cul, qu'une caresse. Eux, ils ont adapté ça, *Oui, oui ...Qu'est-ce que tu veux ? Mais oui, tu l'auras... Apporte-moi ton vote... Soit un bon communiste.* Et une fois qu'ils l'ont *Allez, file droit !*

Quand, nous sommes arrivés en Espagne, mon frère aîné Antoine, a commencé à me parler de l'anarchie, j'ai vu la différence entre les communistes et les anarchistes. Les communistes se sont servis du peuple, des gens comme mon père, comme moi, comme tant d'autres.

QU'IL SERAIT DOMMAGE DE MOURIR ALORS QUE LA GUERRE TOUCHE À SA FIN.

En Aragon du Nord, je suis parti avec un nouveaux groupe, formée entre autre ,par des compagnons des Jeunesses Libertaires. La fin était proche, il n'y avait plus d'intendance plus personne ne nous apportait Le Ravitalleman pas d'ordre , nous étions livrés à notre triste sort, alors le lieutenant nous a dit :

- Il faut se démerder ! Trouver de quoi bouffer !!

Et il me dit :Diaz- Va avec quelques volontaires.chairche de coi manger tu a carte blanche

J'ai trouvé cinq gars, dont le cuisinier qui était andalous, nous sommes descendus de la montagne et, à flanc de coteau, des prés une Rivière, il y avait une maison de campagne, arrivés à la maison, il n'y avait personne on rante en signalant notre présence... Personne,

Nous entendions cot cot des poules... Le cuisinier *andalus* est parti en direction du poulailler, et, au bout d'un quart d'heure il est revenu avec son sac plein de poules. J'ai entendu grogner un cochon : dans la porcherie, il y avait deux beaux cochons... Au même moment un homme et une femme sont sortis de la maison en pleurant: Je ne sais dout

- Ne nous prenez pas nos cochons, SVP

J'ai dit aux paysans :

- Vous n'avez qu'à choisir, mais moi, il faut que j'en prenne un car nous avons faim.

Des deux cochons, il y avait un mâle et une femelle, ils ont dit:

- Eh bien ! Vous n'avez qu'à prendre le mâle ! Le quel, se lui la.

J'ai armé mon fusil, j'ai mis le canon sur la tête du cochon et j'ai tiré. Le cochon est parti en courant !

Le cuisinier me dit :

- Mais tu l'as manqué ! Ce n'est pas possible !

- Je lui ai mis le canon sur la tête, je ne peux pas l'avoir manqué !

La balle lui avait traversé la tête et s'était fichée dans une patte !! Finalement il est tombé, et le cuisinier l'a égorgé tout de suite !

Dans le champ voisin il y avait un mulet attaché dans un fossé qui mangeait l'herbeux tendre, je suis allé le chercher. Nous avons mis dans le fossé le mulet, mais le cochon faisait au moins cent kilos, cela semblait facile, le mulet avait peur et il ne faisait que bouger ! Alors, nous avons bandé les yeux du mulet et enveloppé le cochon dans une couverture, comme ça, nous avons pu hisser le cochon sur le mulet. De temps en temps l'artillerie tombait pas loin de nous et j'ai dit au paysan :

- Nous prenons le mulet et on vous le ramènera !

Mais il me répond :

- Jamais de la vie, j'irai ou mon mulet ira !

- C'est trop dangereux !

L'artillerie tirait.

- Non et non ! insistait-il.

J'ai fini par accepter... J'ai dit au cuisinier :

- Sais-tu où sont les autres ?

- Non.

- Tu pars avec le mulet moi, je vais les chercher.

L'artillerie tirait de plus en plus fort et pour me mettre à l'abri, je marchais dans un fossé. Soudain, j'entends parler non loin de moi... J'ai marché doucement et entre les feuillages, j'étais dans le fauchage, j'ai aperçu un homme qui tenait un fusil et menaçait un autre.

L'homme qui était menacé était un de mes hommes celui qui tenait le fusil dit :

- Si ce n'est pas nous, ce sera les fascistes qui le prendront, alors enlève toi de devant nous, il nous faut manger !

Je suis remonté du fauchage et je me suis mis derrière le gars. J'ai armé mon fusil et lui ai dit :

- Celui qui doit baisser le fusil, c'est bien toi et vite ! Car on ne menace pas un de mes amis. Alors, s'il te plaît, baisse ton fusil ! il a exécuté mais vite, il averti

J'ai demandé des explications. Il nous a expliqué que derrière la colline, il y avait un village que les fascistes bombarder. en croyant que nous étions dans ce village Les villageois s'étaient cachés dans une grotte près du village.avec les enfants et de la nourriture Nous sommes allés au village pour nous ravitailler et nous leur avons apporté du ravitaillement pour ses enfants donné, les femmes et les enfants nous ont remercié et, en échange, nous ont donné des cadeaux... Mais je ne me rappelle plus ce qu'ils nous ont offert ! Si, un jambon.les autres voulaient prendre la nourriture qu'il avait estoqué heureusement on était là.

La nuit commençait à tomber quand nous sommes arrivés au campement, nous avons raconté notre aventure aux compagnons... Le cuisinier avait déjà commencé à découper le cochon, et le mulet était toujours là... J'ai demandé comment se faisait-il que le mulet soit toujours ici ? On m'a expliqué que le paysan avait eu peur de la Artillerie et était parti avec l'espoir qu'on lui rendrait son mulet.

?, Quel espoir pécheur ? Il y avait un tas de poulet déjà déplumés, j'en pris un, roulé dans une serviette et je le mis dans ma sacoche pour plus tard. Les autres des morceaux de cochon et entre quatre pierres, ils les faisaient cuire. C'était comme du charbon, mais avec la faim que nous avions, tout semblait bon, nous étions dans une situation de « *sauf qui peut* » ! on ne savait pas ce qu'il pourrait nous arriver d'un moment à l'autre

Le lieutenant me dit de faire une garde.

- Toi, avec ton groupe tu couvriras ce chemin. ses d'acier

La digestion du cochon commençait à se sentir, c'était de la viande fraîche et de plus c'était un mâle... il en eut... Une chiasse, tout le monde était avec les pantalons dans les mains... Le silence de la nuit est tombé, mais pas l'odeur, je me suis mis au milieu du chemin j'étais au milieu du chemin enroulé dans ma couverture sans dormir, en attendant le jour et montant la garde. dans les curies on ne va pas à un maître

Tout à coup j'entends une voix, je vais réveiller un compagnon... La voix se rapprochait de plus en plus... Arrivée à ma hauteur je dis : Alte qui va là, om me répond :

- *Gente de Paz! en France, gens de paix*

J'ai répondu :

- Je ne comprends pas! Vous êtes entourés et sur un simple signal ...

Eux :

- Et vous qui êtes-vous ?

Moi : nous - Des républicains.

Ils répondent alors :

- Nous aussi ! je demande l'un de vous s'avance sans arme avec les bras en l'air !

Quand j'ai vu leurs tenues, j'ai eu plus confiance ! mais le doit sur la gachette

- Nous sommes du bataillon qui était en position au petit village.

- Qui est votre chef ?

Il est venu un milicien qui nous a dit :

- Il y a seulement un sergent comme responsable il n'y a plus de commandement.

Le sergent nous dit que la guerre était perdue et nous recommande de faire attention à ne pas être faits prisonniers, car en face ils ne pardonnent pas ! il ne font pas de prisonnier

Le bataillon est passé petit à petit et ils nous ont souhaité bonne chance. Le jour commençait à venir et il y avait de la merde partout !

- Faites attention de ne pas glisser ou les écraser !

- Partons d'ici le plus vite possible, car le terrain est trop glissant !

Nous sommes partis et enfin avons trouvé une route, nous étions contents de marcher sur des pierres, sur quelque chose de dur... Enfin une route, ouf !

Il était indiqué une direction :

- Regarde, regarde sur la pancarte ! Valencia!???Km

À ce moment nous entendons un moteur, nous étions contents, on pourra nous aider. Nous nous sommes rendu compte de notre erreur: c'était un char d'assaut ennemi ! Le char patrouillait devant les troupes fascistes pour ouvrir la route aux troupes. Nous avons commencé à tirer , le char a centi une resistase , il fait demi-tour pour signaler notre présence et avertir de nos positions.

Le lieutenant a dit :

- Allez ! On remonte sur la montagne. et chacun pour soi

Il y avait un hameau de quatre ou cinq maisons et nous y sommes rentrés pour nous réfugier... Il n'y avait personne dans le hameau, mais les paysans ne devaient pas être très loin, car il y avait de la nourriture encore chaude sur les tables.

On a compris qu'ils étaient partis très vite, on ne sait où. Nous avons ramassé ce qui était bon à manger et nous sommes repartis...

Ce jour-là fut un grand massacre, il était par tout , bon nombres de mes camarades furent tués, je n'allais pas continuer, c'était la fin j'ai laissé mon fusil, j'ai tout laissé et je suis parti !

car setait ma peau qu'il faler sauver Les fascistes avaient déjà passé l'Elbe, Barcelone était tombée... Je ne sais pas ce que sont devenus mes compagnons...

, je suis parti en suivant la route. À un moment donné un camion est passé et sans lui faire signe, il s'est arrêté... Dans le camion, il y avait six personnes : tous portaient du Front. Sur la route beaucoup de monde fuyait... C'est fini ! Nous passions des villages. Les passagers faisant signe pour descendre, un autre plus loin ..maint la peur safficher sur notre visage .

Le camion nous amenés jusqu'à Valencia. Nous sommes tous descendus, mais moi cela ne m'intéressait pas Valencia, alors j'ai dit au chauffeur :

- Où vas-tu maintenant ? Qu'est-ce que tu penses faire ?

- Que veux-tu que je fasse ? Je n'ai plus d'ordre, je n'ai plus rien, je vais laisser le camion quelque part et je vais rentrer chez moi !

- Si tu viens avec moi et si je te donne ce qu'il faut, tu peux m'accompagner jusqu'à Albacete ?

- Tant que j'ai de l'essence, je peux t'accompagner, cela ne me dérange pas !

- J'ai de l'argent si nous avons besoin d'essence...

Nous avons repris le camion et nous sommes repartis. Quand nous nous sommes arrêtés pour faire le plein, il me dit :

- J'ai un bon.

Avec ce bon, nous pouvions avoir une vingtaine de litres d'essence, mais ce n'était pas assez pour continuer notre chemin.

- Je ne sais pas si le pompiste me le prendra.

Alors, nous avons montré le bon au pompiste, j'avais mon pistolet à la ceinture et j'ai légèrement dégagé ma veste laissant apercevoir mon arme !... Le pompiste l'a vu et il a dit :d'acord.

- Vous pouvez nous en donner d'avantage ? J'ai de l'argent !

Alors, il nous a fait le plein et nous sommes repartis jusqu'à Albacete. 150 Km de Valencia À Albacete, j'ai demandé où se trouvait la caserne, de ravitalleman ,nous sommes arrivés devant la porte et le chauffeur a klaxonné :

- Que voulez-vous ?

- Je viens voir Antonio Diaz Martinez.

Les militaires ouvrent les portes et nous rentrons :

- Bon on va l'appeler !

Mon frère arrive, tu penses... Comme on ne s'était pas vu depuis longtemps...

- Que fais-tu là ?

Je lui explique :

- Bien sûr que c'est fini, il ne faut pas y retourner, on va s'arranger le chauffeur a leser le camion dans la caserne mon frere la ransegner pour aler chais lui a Murcia...

Je suis resté dans la caserne quelques jours. Antoine a fait faire des passeports au comité pour que nous puissions partir. Pendant ce temps je l'attendais dans sa chambre. Il est arrivé avec les deux passeports et a dit :

- Pour *tel* jour (*Je ne me rappelle plus du jour*) je croi le 29 MARS il faut être à Alicante, j'ai deux passeports pour le Mexique

- Mais ce n'est pas possible ! Il y a plus de deux cents kilomètres, ce n'est pas possible, il faut que nous allions à Caudete ? OUI Ce soir on s'en va !

Tout le monde se méfiait de tout le monde, c'était la débâcle, alors le soir sans prévenir ... , nous sommes sortis par la fenêtre qui était à l'étage.

Étant le plus jeune et le plus agile, je suis descendu le premier, il m'a jeté les valises et il est descendu.

Il n'y avait pas autant de voitures qu'il y a maintenant... De temps en temps une voiture passait, c'était calme. Nous avons suivi la route jusqu'à la sortie de la ville. Après, nous avons fait du stop, les voitures filaient, jusqu'au moment ou une voiture s'est arrêtée :

- Où allez-vous ?

- Nous allons vers Caudete. nous a Elda monté

Nous sommes montés à l'arrière de la voiture, il y avait la femme du conducteur. Nous ne savions pas à qui nous avions à faire, alors... *chut ! Ne pas trop en dire...*

Mais au bout d'un moment :

- Alors, vous allez comme ça à Caudete ?

- Oui nous allons voir nos parents...

- Nous, nous allons à Elda.

- Ça va, c'est votre chemin !

Elda, se trouve à une quarantaine de kilomètres après Caudete. Au bout d'un moment il dit :

- Vous fuyez ?

- Heu...Oui !

- Et bien... Nous aussi nous fuyons, nous allons à Elda dans la maison de nos parents pour nous cacher.

La voiture est arrivée à Caudete, nous sommes descendus et eux ont continué leur chemin. Nous sommes arrivés à la maison, tout le monde était ému, ma mère en pleurs.

- Nous devons repartir ! Nous partons pour Alicante demain.

ALICANTE

La famille desole on arrive on parle de partir,toutes la familles en pleur, il nous faut partir il faut prepares nos valises, du linge amanger il faut que long sois alicante pour embarque pour le Mexique, Ici se dengeure pour nous, le lendemin matin nous prenons la route d'Alicante. En route mon frère me dit :

- Les armes, il faut les cacher.

Nous avons deux gros pains, mon frère les ouvre au milieu , 'enlève la mie et glisse les pistolets dans chaque pains .Au bout d'un moment, une camionnette s'arrête :

- Où vous allez ?vous vouler monter

Mon frère et moi nous nous regardons, dans notre regard la question était : c'est un fasciste ou non ?

- Nous allons à Elda. BIEN MONTE

Nous montons derrière, le conducteur n'arrêtait pas de parler, nous sommes arrivés à Elda,Merci .Une autre voiture nous a pris et nous sommes arrivés à Alicante. Pour nous, le conducteur de la première voiture devait être un fasciste, envoyé à l'avant pour voir les forces en présence. De la façon dont le conducteur nous posait des questions, de sa curiosité, nous n'avions pas trop confiance... Nous ne savions jamais à qui nous avions à faire, alors nous sommes restés discrets sur les réponses qu'il attendait de nous. Je pense que c'est pour ça que nous avons pu continuer notre chemin !

Enfin nous arrivons à Alicante... Mais que se passe t-il ? Quelle pagaille de voitures, toutes chargées et pressées, des disputes, des cris...

Enlève-toi ce ma place enleveque je m'y mette ! et des menace, vremen le grand desordre,.Le moidre egar sa esplose comme tous son arme , sa finire en une batalle ranger

- Veux-tu venir, je vais au port ce sera plus tranquille, ici il y a trop de pagaille !on va au port ,long desan au port avec les valise ses loig

Un peu fatigués, nous nous assellons un moment, mais une voix de femme dit :

-Hola Antonio! Cómo estás?

Surprise ! C'était une Française, maîtresse d'une école Freinet, qui allait s'embarquer, (à ce jour nous ne pouvons pas certifier qu'il s'agisse d'une école Freinet.) Elle lui raconte qu'elle vivait à Barcelona où elle travaillait dans une école... Je crois *Ferrer Guardia*... mon frère et elle se connaissait depuis Vence.

Il me présenta :

- Mon Petit frère ,il desan du front D'Aragon dans les tranchés ses un heros ,arete, et nous partons pour le Mexique. Ha!

Elle dit alors :

- Nous nous verrons bien sûr, parce que moi aussi, je vais au Mexique !

Il faisait chaud et le soleil tapait, des personnes sur la plage se baignaient, la mer était assez calme, mon frère dit :

- Je dois voir le comité, je vais m'absenter un moment, garde-moi la valise, je reviens tout de suite.

La jeune fille me dit :

-Veux-tu garder ma valise a meme tamp, ainsi je pourrais aller me baigner ?OUI

La mer n'était pas très loin, elle mit son maillot de bain assez *découvert* ... Les gens la regardaient, mais elle était habituée, car elle était nudiste ! Tranquillement elle ala se baigner, je restais comme gardien, jusqu'au retour de mon frère...

Celui-ci nous dit que la Société des Nations avait proclamé trois jours de trêve à Alicante, mais un jour s'était déjà écoulé. Il me demanda :

- Que fais-tu seul ?

Il l'a vit revenir. Elle dit :

- C'est bien, elle était bonne l'eau

Tout en nous souriant.

-Vous ne voulez pas y aller ?

- Non ! Nous n'avons pas le temps, il faut aller prendre des places au port ! est Vite !

Elle s'habilla et vint avec nous... Beaucoup de gens s'approchaient. du port, Nous prenons le bord du quait etcomme une vague qui arive de loig les sanglo les pleur les cri de d'espoir allons jusqu'à la pointe,un Km là, nous nous arrêâmes. À cet endroit il y avait beaucoup de monde avec des bagages,arriver tous,charger ,des femme avec des enfants, nous avons pris possession au bort du quai.

- Nous resterons ici jusqu'à l'arrivée du bateau !

Il y avait sur le quai des objets, tout un tas de choses des quesses et aussi une camionnette chargée de cartons. Tout le monde pris plasse , est assis ou il pouvait, mon frere s'est mis à discuter ! Leur conversation ne m'intéressait pas, alors je me mis à marcher un peu. Je suis allé voir ce qu'il y avait dans la camionnette la curiosité J'ouvre un carton, quelle surprise ! Il était pleine de safran en branche, il y en avait pour une fortune, au prix du safran et vu la quantité ! Certainement elle était prête pour être embarquée sur un bateau... Enfin ma curiosité était satisfaite. Je revins là où était mon frère et il me dit de ne pas trop m'éloigner parce que les gens arrivaient ! Véritablement, c'était effrayant voir tant de monde avec des valises et des bagages, serrés les uns aux autres ! Certains étaient armés de fusils et de pistolets, ils étaient bien habillés : tous des responsables, de quelque chose même le maire de Madrid , selon certains !

Mon frère rencontre un ami de Caudete est discute de la gravite de notre situation et lui dit que s'il a du courage il se suicidera mon frère lui dit savas pas que il y a la vie il y a de l'espoir , selon certaines sources, plus de vingt mille personnes se trouvaient sur le quai pour s'embarquer, c'était impressionnant : des femmes, des enfants, des vieillards, des jeunes... Tous impatients, mais sûrs qu'ils partiraient pour le Mexique.

Le jour déclinait, la nuit arrivait, la foule nerveuse regardait la mer pour apercevoir les bateaux. Au loin des lumières, se le bateau , Oui ? NON! C'était un bateau !

mais pas le bon... Le navire qui clignotait était, «un bateau de Franco² ! Celui-ci bloquait le port..on a compris plus d'espoir plus de bateau plus de MEXIQUE il se passe . comme une vague qui arrive de loin,est roule sur la plage avec des hurlements de peur des cris des pleurs setais effrayé les gens se regardaient sans savoir quoi faire

On s'est rendu compte le matin, aux premières lueurs du jour, que devant le quai, là où nous étions la veille sur la plage, il y avait une barrière de sacs et des mitrailleuses... Nous étions encerclés pris au piège préparé par Franco... C'était fini, nous étions vaincus !

Des personnes se suicidaient avec leur pistolet,un se tranche la gorge lui même, la folie, des masses d'argent brûlaient sur le quai, sur la surface de l'eau flottaient des billets de banque... Vous pouvez imaginer ? Les hommes prenaient leurs fusils, ils les tapaient, les fusils se cassaient à la hauteur de la culasse et ils les jetaient à la mer. Les canons coulaient . Les crosses remontaient , comme des bouchons de pêche. Il y avait un tas gigantesque de fusils empilés.pour ne pas être prisonnier il se suicidait même de compagnie de lutter on préférait mourir que de se rendre il se sonna l'un en face de l'autre et à trois il on tire et son tombe tout es deux MORTS .deux anarchistes long ma di leur non je ne m'arrêterai pas Le lendemain les fascistes ont annoncé :

- Toute personne qui n'a pas les mains tachées de sang peut sortir.

Valises et bagages... Une queue sans fin... La sortie était très étroite... Un par un... Si tu portais avec un blouson de cuir,a la sorti les militaires t'obligeaient à leur donner ou bien ils te le prenaient ou une montre, ils l'arrachaient, ils te jetaient par terre, pour t'arracher les bracelets, les bagues. Enfin, réalisez ce traitement devant les enfants en pleurs, criant en voyant leurs parents ainsi traités, quelle honte ! Il s'écoula plus d'une heure avant de nous approcher de la sortie, toujours en compagnie de mon frère. Il s'approcha pour m'embrasser, il remarqua une bosse sous ma chemise.

- Tu es fou !? Laisse tomber.

Il fallait être con comme moi... J'avais gardé le pistolet, il m'avait suivi partout, cela me faisait mal au cœur de m'en débarrasser, pour moi c'était tout. je l'aurais jeté au dernier moment mon Frère a vite fait

- Donne -moi ce pistolet.

- Il me le prit, il s'approcha du quai et discrètement le jeta à l'eau.

Mon frère rester avec les compagnons du port, nous, nous embrassâmes... La jeune fille aussi avait les larmes aux yeux ! Nous, nous sommes séparés...

- *Salud!*

Bientôt arrivera notre tour... Comment serons nous reçus ?

Bien... Nous y sommes... Je passais le premier avec ma valise... On me poussa pour que j'aille plus vite... Derrière moi la jeune fille et toujours les autres, derrière, escortés par des soldats... Chemin faisant, il y avait une queue dont on ne voyait pas la fin. Où allions nous ? Personne ne le savait ! Les personnes âgées fatiguées auraient bien voulu se reposer, mais on ne leur permettait pas. Sur le bord de la route des gens nous regardaient et parfois une bonne âme nous donnait à boire avec des bouteilles, des gargoulettes ou des cruchon récipients : ils avaient pitié de nous. Où allions-nous ? Pourquoi tous ces gens ? Il faudra bien qu'ils nous mettent quelque part ! Que vont-ils faire de nous ?

La destination était : le camp des Amandiers. *El campo de los Almendros*. Mais ça je ne le savais pas !

Les soldats respectaient les ordres : *Que nadie escape !. que persome ses chape:* sa feuse bien une heure que long marche tout en cote on était fatiguer

Juste avant d'arriver tout en haut, il y avait une esplanade, ils nous disent que nous pouvons nous arrêter.

C'était immense sur les hauteurs d'Alicante. Ceux qui arrivaient trouvaient un endroit pour se reposer et la file continuait d'arriver, les derniers n'étaient pas encore sortis du port. Nous cherchâmes un endroit pour pouvoir nous asseoir, soulager notre fatigue comme tous ceux qui arrivaient. Nous vîmes une grande pierre qui certainement nous attendait ! Nous, nous approchâmes, laissant nos valises, et nous fîmes un résumé de notre situation qui était bien grave !

je pense à mon frère ? J'étais nerveux, j'allais de-ci de-là. Je cherchais une solution, mais je ne trouvais pas.

Je m'approche de la file qui arrivait. Deux soldats se parlaient, l'un dit à l'autre :

- Connais-tu les derniers ordres ? Ceux qui sont encore au port, si demain matin ils ne se rendent pas, on a l'ordre de tirer tant qu'il en restera un; il y aura des tirs et des morts, car ils sont armés de fusils et de pistolets, ils se défendront jusqu'à la mort. Je ne pouvais plus écouter, je me dirigeais là où était la jeune fille, (je ne me souviens jamais de son nom !), je lui ai dit :

- Regarde, je ne suis pas tranquille si je ne fais pas tout mon possible ... ou l'impossible... Je te laisse ma valise, si je reviens, ta mieus! Sinon.... Tant pis.

- *Salud compañera! Viva la revolución! asta la muerte*

Nous, nous embrassâmes, les larmes aux yeux et je suis parti sans savoir où j'allais. Je n'ai jamais revu la jeune fille... Est-ce qu'ils l'ont tuée ? Je ne le sus jamais...

Je décide de suivre la queue à contre-courant, en évitant les soldats qui conduisaient les prisonniers. Nous verrons où cela me mène, j'étais pressé. Je devais chercher une solution pour rentrer sur le port.

En chemin, un homme m'offrit un cruchon .

- Eh ! Tu veux boire ? Oui.

Je prends le cruchon :

- Tu permets, je vais donner à boire à ma sœur...? mai oui

J'avance, je contourne un premier passage et je bouscule un soldat avec l'épaule. Les soldats formaient une chaîne quasi infranchissable tout le long de la file.

- Où vas-tu ? me dit l'un d'entre eux.

- Ben ! Je vais donner à boire... à ma sœur.

!? Il ne fallait pas rentrer !?

- Ben, oui, pour chercher à boire.

- Mais on ne peut pas rentrer ici, ni sortir... Allez, allez ! Vas- y, fous le camp...

C'est comme ça que je suis sorti. Je me mis à courir vers le bas, jusqu'à la porte du port... Bien, mais maintenant, qu'est-ce que je fais ? Je pense , Ce que j'ai fait en haut a bien marché, voyons si j'ai de la chance ! Je me suis mis à côté d'un soldat, je le poussais de l'épaule, il me demanda :

- Où vas-tu ?

Je lui réponds :

- Je vais aider ma sœur qui n'arrive pas avec ses bagages, je dois l'aider. pour sortir,

Et, il me dit :

- Ce n'est pas possible, je ne peux pas te laisser entrer.

Il me répond ensuite :

- Je ne peux pas prendre cette responsabilité, Allez, va-t-en !

Il me menaçait avec la crosse de son fusil. Je ne sais pas ce qu'il pensa et me dit :

- Bon j'appelle le brigadier.

Celui-ci demanda :

- Que se passe t-il ?

- Cet homme veut entrer pour aider sa sœur à porter ses bagages.

- Va avec lui avec ton fusil attention tu es responsable;

Nous entrâmes à l'intérieur, long se mélange à la foule. Il restait au moins mille-cinq-cents personnes dans LE PORT.

- Où est-elle ? Me demanda t-il :

- Là-bas, plus loin.(je voudrait vous faire comprendre que tout ceci sa ses passes dand la grande confusion est la folie du moment si non sa n'aurait pas put etre, la muende esitation, une catastrophe il faler aler franchement le soldat regarde a gauche a droite parterre il evais des bagues avec des escrition PC UGT CNT que les Republicain cetait debarase il s'arrêta devant un tas de bagages parce que quelque chose brillait au sol, (c'était certainement de l'or) il ramassa quelque chose, il se mit à fouiller et j'en profitais pour accélérer mes pas et disparaître de sa vue pour me retrouver au milieu de la foule. Comment retrouver mon frère parmi tant de monde ? Je me suis rappelé d'un signal que nous avions en familles, c'était un sifflement. J'ai sifflé un bon moment et enfin..setait difficile mais enfin sa marche. Je réussis à entendre la réponse de mon frère. Je lui expliquais que les ordres étaient de vous rendre demain matin, et que si vous, ne vous rendiez pas, ils avaient ordre de vous tuer tous !

Je lui raconte ce que les soldats avaient dit.- *Hombre !* Il restera toujours quelqu'un !

- Ne prends pas ça pour une plaisanterie ! Je l'ai entendu dire par deux soldats. C'est les ordres qu'ils ont reçus .bon Nous allons nous réunir tous le comité, et nous déciderons de ce que nous devons faire. il partit trouver le comite car lui aussi fesa parti du comite du port
D'ALICANTE

Ils se réunirent, mon frère leur a dit ce que j'avais entendu. Ils discutèrent des non des oui il y eut un vote et enfin ils se turent. Mon frère revint, à son visage je savais ce qu'il allait me dire. Il s'approcha de moi et me dit :

- Nous, nous rendons. Nous étions le **1er avril 1939**. quatre heure de la pres midi

les quelque fusil qui encore etait en main de la Republique fure case contre le sol et jetait ho port, les canon coulaient les culasse neiger des centene en plus, les arme courte sa nager dant la Mer

Déjà tous les soldats qui étaient en face de nous, nous pointaient avec leurs fusils chargés. Nous pensions qu'ils allaient tirer long croille bien que cetait la dernier heure, Un haut-parleur hurla que nous étions comtrôlés par les autorités militaires et que tout manquement de discipline serait puni de peine de mort. Quelques-uns des nôtres avaient encore leur fusil, ils les jetèrent, nous nous approchâmes d'eux... Nous nous rendîmes... Les franquistes nous avaient préparé un piege. Nous sommes sortis par trois... C'était la fin du port d'Alicante.

Là, *les affaires* devinrent sérieuses, les fusils chargés prêts à tirer au premier mouvement. Il était quatre heures de l'après-midi. Allez ! Un derriere l'autre et vite ! Certains portaient un bagage avec du linge, d'autres, un petit sac avec le nécessaire pour se laver et se coiffer. Commença la marche dans les rues d'Alicante... Nous avons traversé la ville, escortés par des soldats à droite, des soldats à gauche. Marche funèbre. des prisonniers des gueles dantereman

- Où allons-nous ?

Nous ne le savions pas. Les Franquiste nous ont déplacés vers une autre destination... Dans une gare en direction - selon certains – d'Albatera (ALICANTE) nous étions attendus et on nous aligna devant un train avec les portes des wagons ouverts.

- Allez, allez, entrez...

Un officier- Encore un, un autre, encore plus!.

Il mit son pied deven lui et poussa :

- Encore un, un autre !

Et puis, il ferma la porte, il n'en rentrait plus. Il se passa bien une heure avant que le train démarre, nous manquions d'air... Si nous allons loin, nous allons étouffer par manque d'oxygène. Le train se mit en marche...

Vers où ? Nous ne le savions pas. Mon frère était près de moi, il me donna la main comme pour me donner du courage.

- Toi si jeune ! Comment est-ce possible ?

J'avais dix-neuf ans. en mille neuf cent trente neuf. Il me serra la main, je pense qu'il pleurait. Le train allait lentement, certains se laissaient tomber, perdaient courage.

Il faut savoir mourir, courage !

- C' étaient les paroles que l'on entendait.

Après plus deux heures de voyage, nous pensions que ce lieu allait être notre tombe ! Nous étions démoralisés, le train avançait toujours. Quelle angoisse de voir que nous étions traités comme du bétail allant à l'abattoir !

- Marcel, il arrivera ce qu'il arrivera ! Tu es courageux, je suis fier de toi, nous devons toujours... être ensemble ! Depuis trois heures, nous sommes dans ce train, et, si un de nous s'en sort, nous pourrions raconter au monde entier la bassesse de l'humanité ! Leur dire que la différence entre les hommes et les animaux n'existe pas... Et je crois que les animaux sont plus humains, parce qu'eux tue pour vivre, alors que les hommes tue pour le plaisir de voir souffrir et être victorieux, quel orgueil peuvent-ils avoir ? Je ne sais pas ! Je sais qu'il faut faire justice, mais ne pas martiriser pour le plaisir de voir souffrir

Les hommes doivent se comporter en humains, mais pas comme des bêtes. Le train avançait toujours, il était tard. Je ne savais pas l'heure qu'il était, le train se mit à ralentir, il y avait eu des cris de peur.

- Que se passe-t-il ?

Il s'arrêta à une gare, par une fenêtre nous vîmes *ALBATERA*.

Un des gars du wagon dit

- Oui, à Albatera il y avait un camp de concentration de la République où avaient été enfermés les fascistes !

- Je crois qu'il va servir pour nous.

Des cris, des ordres, des coups de sifflets, les soldats courant à gauche à droite avec le fusil à la main. Une voix :

- Halte! Ouvrez les wagons !

Et, on entendit le bruit des portes rouillées par le temps, s'ouvrir toutes en même temps ! Alors, commencèrent les coups de crosses, aussi bien en haut qu'en bas. Ils voulaient nous effrayer et ils réussirent ! Mon frère ne me quittait pas, on nous obligeait à nous mettre en file les uns, derrière les autres, celui qui parlait : coup de crosse ! On ne nous laissait pas nous arrêter. Nous marchâmes bien plus d'une demi-heure, je pense, jusqu'à arriver à un petit fort. Des soldats avec toute l'aristocratie militaire, des drapeaux monarchistes flottaient, ils nous obligèrent à faire le salut fasciste pendant que nous marchions. De temps en temps un militaire interpellait quelqu'un :

- Eh toi ! viens ici !

Je me demandais s'il le connaissait ? Nous étions si nombreux... Nous ne comprenions pas ce qui arrivait. En plus des militaires, il y avait des civils qui nous regardaient pour voir si parmi nous ils reconnaissaient quelqu'un pour le dénoncer ! Ceux qui étaient appelés et qui étaient reconnus... Ceux-là on ne les revoyait plus... Nous ne savions pas si c'était pour leur bien ou pour leur malheur ! Sûrement pour leur malheur !

Nous marchions toujours les uns derrière les autres, pour arriver au camp avec le bras toujours tendu. Mon bras me faisait mal depuis une demi-heure que nous faisions le salut fasciste, mais si le bras était baissé : coup de crosse !

- Lève le bras, fils de pute !

C'étaient les doux compliments qu'ils nous lançaient, comme pour soulager notre honte et nous donner du courage. Nous arrivâmes au camp, celui-ci rempli d'une foule enveloppée dans des couvertures alignées au sol, leurs regards misérables nous demandaient si nous avions quelque chose à manger. Un moment après :

- Halte ! À l'endroit où vous êtes nous voulons vous retrouver demain matin ! Sinon il y aura des représailles. Asseyez vous !

Chacun s'assit à sa place jusqu'au... lendemain. Rien à manger, rien à boire, un soldat sonna avec son clairon le silence...

BONNE NUIT

Antonio s'approcha de moi et me dit doucement :

- Il me reste un quignon de pain, ne dis rien ! Qu'on ne te voit pas, tiens !

Il le partagea et me donna un morceau. Je le mangeais avec un grand plaisir en ne faisant pas de bruit, il m'embrassa :

- Dors si tu peux...

Mais nous ne dormîmes pas, on entendait seulement des murmures d'oreille à oreille.

Elle fut longue la nuit, nous voulions voir le spectacle qui nous attendait ce matin quand les lumières du jour arriveraient. Ce fut effrayant à voir tant de personnes couchées les unes à côté des autres, les visages anxieux... Nous pouvions nous mettre debout et voir combien était grand le camp, entouré de grillages et de barbelés de deux mètres de hauteur. À l'extérieur du camp, il y avait des cultures agricoles, de la luzerne pour les animaux, très verte. On avait envie d'être un animal et pouvoir la manger avec plaisir cette verdure pour calmer notre soif et... notre faim !

Une manie s'empara de la plus grande part des détenus : avec tous les objets qu'ils trouvaient, ils fabriquaient des cuillères ! Ils pensaient qu'on allait nous donner à manger ! Au bout de trois jours ils firent entrer un camion citerne, plein d'eau, ils l'installèrent au milieu du camp, celui qui avait soif devait aller l'un derrière l'autre, sans se presser... Mais rapidement se forma une longue queue, il fallait se retenir pour ne pas se mettre à courir à cause de la soif que nous avions. Avec les mains jointes nous prenions l'eau pour la boire, mais toujours sans manger, la faim se faisait sentir !

Enfin, on nous donna une boîte de sardines à l'huile ! On les mangeait avec les doigts, ceux qui avaient fabriqué des cuillères pouvaient les manger proprement ! Ceux qui étaient près du grillage parlaient avec les soldats qui nous gardaient, les détenus demandaient de leur donner une poignée de luzerne tendre. Le soldat demandait s'il avait de l'argent :

- Oui, prend un billet de cent pesetas.

- Non, non, de l'argent. Tu as des *Douros* en argent ?

Quelques fois quelqu'un en avait encore, il donnait le *Douro* = cinq pesetas, alors on lui donnait la poignée de luzerne, celle-ci coupée en petits morceaux, mélangée avec les sardines faisait une ration plus importante. Au bout de trois jours sans manger c'était un festin ! Ainsi passèrent deux mois, un jour on mangeait, d'autres nous restions à jeun...

De temps à autre on appelait quelqu'un à la capitainerie. On ne le revoyait plus... Si jamais il revenait on ne le reconnaissait plus, de tant de coups qu'ils lui avaient donnés. J'ai rencontré un milicien que je connaissais des trancheron lapeler pachovilla il était bien triste, il savait que tôt ou tard il serait identifié. Il craignait d'être battu et torturé, il pensait se suicider, mais le courage lui manquait. Au Front nous l'appelions Pancho Villa, un jour lors

d'une attaque, il monta sur un cheval pour charger il était courage , son cheval fut abattu ! Mais là, je crois que sa carrière se termina au camp d'Albatera. Je ne l'ai jamais revu.

La nuit nous attendions notre tour, ils faisaient le nettoyage. Nous ne savions pas si nous verrions le jour suivant.

Mon frère restait toujours à mes côtés, avec ses mots, il me remontait le moral ! Il faut dire que j'avais peur, sans savoir ce qui m'attendait ! Je pensais à ma famille, est-ce que je les verrai un jour ou bien c'était la fin ?

Que les nuits étaient longues ! Nous voulions que le jour arrive vite pour savoir combien de compagnons manquaient, qui avait eu son compte ? Souvent on retrouvait de nouveaux visages, ou bien d'autres déformés par les coups de bâton, plein de sang, avec des plaies ouvertes, on ne les reconnaissait pas

Eh toi, salaud, assied toi !

Si jamais tu te levais sans demander la permission et sans le bras tendu, il y a danger qu'on te tire dessus.

Les moins de vingt ans ont été libérés pour rentrer dans leurs villages, mais nous devions nous faire contrôler par la garde civile une fois arrivés au village. C'était une méthode pour rattraper ceux qui avaient été des militants actifs pendant la révolution.

Une fois sorti du camp, je suis retourné dans mon village et je suis allé voir les phalangistes afin qu'ils me fassent un laissez-passer pour que mon frère revienne à Caudete, car il était toujours prisonnier à Albatera. Je suis reparti pour Albatera et, quand je suis arrivé, il faisait nuit et les gardes m'ont dit de revenir le lendemain. J'ai dormi sur un banc à la gare. De bonne heure je suis retourné au camp.

- Halte ! Qui vient ? Que voulez-vous ?

- Je viens pour faire sortir mon frère.

- J'appelle un officier.

J'ai suivi l'officier, il a lu le papier fait par les phalangistes et a fait appeler mon frère au haut-parleur.

- Antoine Diaz Martinez !

Ils nous ont fait un sauf-conduit pour aller jusqu'à Caudete.

- A Caudete, vous irez voir les phalangistes pour dire que vous êtes arrivés.

De retour nous sommes allés au bureau de la Phalange, ils ont mis mon frère directement en prison, et moi ils m'ont laissé sortir... Je me faisais des soucis pour Antoine. Oh le pauvre ! Il a souffert, il a été martyrisé. Ils sont allés fouiller chez lui. Ils ont pris un livre anarchiste et lui ont fait manger. Ils étaient deux à se remplacer, pour le battre. Ils lui ont dit :

- Tu as tout cela dans la tête, et bien maintenant tu vas l'avoir dans l'estomac ! Tu l'as digéré ?

Si, il avait un âne, il serait mort. Ils l'ont battu à mort... À mort, ils l'ont battu !

Il a morflé !

Pendant les moments tragiques de la révolution, lors des passages à tabac que les républicains faisaient, mon frère était encore en France. Ils n'ont rien trouvé pour l'accuser ! Simplement il était venu de France pour s'enrôler, et, à part les livres qui étaient chez lui, ils n'avaient rien pour l'accuser, faute d'avoir essayé, pourtant ! Il a rempli une déclaration, et après quelques temps, ils l'ont laissé sortir. Moi entre temps je me suis retrouvé en prison ! Je me promenais dans la rue au milieu de la foule, au loin trois phalangistes arrivent... Parmi eux un cousin de la famille, pas un cousin direct... Tout à coup ce cousin dit, en me désignant :

- Lui, là !

Et, les phalangistes me disent :

- Venez avec nous !

Je les ai suivis à leur poste, ils me fouillent partout, le cousin tremblait comme une feuille et moi j'étais fier. Je lui ai dit :

- Qu'est ce qu'il y a ?

- Tu vas te taire ! Aller hop, en bas au cachot !

Alors, au bout d'un moment, ils disent :

- Allez avec les autres :

- *Viva España, viva Franco !*

Ils m'ont descendu à la cave et quand je suis arrivé, j'ai vu des compagnons.

- Oh, toi aussi, Marcel. Qu'est ce qu'il t'est arrivé ?

J'ai raconté mon histoire et parmi eux il y avait Antoine.

LA PRISON AU VILLAGE.

C'était la prison locale, nous nous connaissions tous ! Quelques temps après Antoine a été libéré, mais moi je suis resté. Dans cette cave, il y avait deux soupiraux, et c'est par ces deux endroits que les familles nous apportaient des nouvelles, des lettres de la famille.

C'étaient nos parents qui nous nourrissaient, on ne nous donnait rien. Bien que nos familles soient pauvres, nous étions bien nourris. Le linge et la nourriture devaient passer par le bureau des gardes, ils fouillaient tout et si quelque chose ne convenait pas ils le refusaient. Je ne pense pas qu'ils nous volaient de la nourriture, mais ils pouvaient se laisser tenter si quelque chose les intéressait. Pour passer le temps et pour se donner du courage, nous nous disions des blagues, chacun la sienne ! C'est vrai ! Des fois, nous nous amusions !

Pendant trois mois cela a duré comme ça... Il y avait une odeur insupportable !

Nos vêtements puaient tellement, car il y avait beaucoup de monde dans cette cave. Une cave étroite d'un peu plus trois mètres de large sur une douzaine de mètres de long. Et nous étions vingt-cinq ou trente dans ce lieu !

Chacun notre tour nous pouvions parler avec nos familles, à travers les soupiraux, car ces deux ouvertures donnaient sur la place du village.

-Tu as besoin de quelque chose ?

Tous les jours, ils prenaient quelqu'un pour le tabasser... Nous attendions notre tour... Et la queue pour aller aux chiottes ! C'était un par un, ce n'était pas quand tu avais envie, c'était chacun notre tour et celui qui ne pouvait pas se tenir, il faisait là, sur un journal les

autres se retournaient on se débrouille comme ça... Un jour j'étais pressé, je me précipite - Eh ! Où vas-tu ?

- Je vais...

- Ce n'est pas ton tour, retourne à ta place. , si tu n'as pas d'éducation, et bien on va t'apprendre !

Avec le bras levé, en disant : « *Franco ! Franco ! Franco !* »

- Maintenant tu le sais !

À chaque fois que nous voulions y aller, c'était toujours le même rituel.

- « *Franco ! Franco ! Franco !* »

Quelques jours après que mon frère était sorti, arrivent les gardes avec une liste :

- Prenez vos affaires !

Ils nous ont fait monter du sous-sol au grenier... Au grenier c'était mieux et de là-haut, il y avait des fenestrons de soixante centimètres de large sur un mètre de haut, quatre ou cinq fenestrons sur la longueur du grenier. De là-haut, nous pouvions voir la place. Sur le sol, il y avait du parquet, nous étions des privilégiés !

Cette maison était une ancienne mairie, elle était sur la place du village. Dans le grenier, il y avait encore des choses et je me suis fait un trapèze pour faire des cabrioles .mantretenir un jour En pleine nuit, j'entends du bruit sur la place qui était éclairée... Je me lève, de la fenêtre je vois une camionnette, près de la fontaine... Ils descendent un type attaché... Autour, il y avait des hommes et des femmes... Ils commencent à le taper, des coups de pied, de poing... L'homme tombe à terre... Les femmes continuaient à lui donner des coups...sant finise plus. Quand ils en ont eu assez, les gardes l'on emmené... Je ne sais pas où... mait il naite pas beau

Celui-ci peut-être devait avoir tué quelqu'un, alors les autres se vengeaient. J'ai entendu dire que l'un des bijoux de la couronne de la vierge de Caudete avait été volé, et que peut être c'était ce gars qui l'avait dérobé... ?

Avec nous, il y avait un maître d'école qui s'appelait Don Antonio Cano. Tous le connaissaient, il avait la réputation d'être très gentil, d'être un bon instituteur et comme le temps était long, il nous racontait des choses, il nous entretenait. Quand ils m'ont passé à tabac, j'étais encore à la cave. Je suis monté au bureau, les phalangistes m'ont emmené au poste de la garde civile. Nous rentrons, ils me dise - Attends-là !

La porte du bureau s'ouvre, je n'ai même pas eu le temps de rentrer dans la pièce et là : *ping, pang*. Ils me prenaient d'un côté et me ramassaient de l'autre *ping, pang*. Quand il ses fatigue il a dit- Ça c'est pour commencer !

Moi, j'avais tellement peur, que je me suis pissé dessus, qu'est ce que vous voulez...Hein ? Ça coulait, dans les pantalons, alors il y en a un qui l'a remarqué, il me dit, d'un ton dédaigneux et faussement paternel:

- Va, va...Va faire pipi, va...

dan mon parcour au toilette , j'ai vu un pistolet avec son ceinturon accroché à un porte manteau, je me suis dit, quand je vais sortir... Seulement ils l'ont remarqué, et, quand je suis revenu, il n'y était plus ! Je ne sais pas si je l'aurais fait, je ne peux pas dire que je l'aurais fait. je croi pas car je navet ocunne chansse

Ils m'ont interrogé sur la maison de la veuve française (je ne me souviens plus de son nom). oui La biuda Don PACO .cette des Seigners, el SENOR DON PACO avait financé la construction des arènes de Caudete Il a fait aussi construire Tout un cartier des maisons d'ouvriers, à peu près quatre-vingt maisons. , c'était le seigneur. Don Paco. Bourgeois mait pas Faschiste sa femme etait Française Ils sont inhumés dans la chappele qu'il avait fait

construire du quartier des ARENES Les peintures ont été faites par mon ami, celui dont je possède cette toile dans ma salle à manger faite spécialement pour moi de mon ami ? TORRES COTARELO .Artiste Peintre Professeur d'école artistique En 1936, cette fameuse maison de Don PACO avait une grande baie vitrée en rotonde, c'était la plus belle maison DE CAUDETE était vide, les propriétaires étaient en France. Cette maison fut réquisitionnée par la CNT et confiée aux Jeunesses Libertaires. C'est comme ça que nous avons eu la maison. Ils voulaient me questionner là-dessus.

- Alors, c'est toi le frère de Diaz..., c'est toi, dans les Jeunesses Libertaires ? Il y avait un coffre-fort dans cette maison

Quand je venais en permission et que j'allais voir mes copains dans cette maison, je leur disais :

- Le coffre-fort est toujours fermé, vous ne l'avez pas ouvert ? Il faut regarder, il n'y a rien à faire, il faut l'ouvrir.

Nous l'avons ouvert, il y avait des papiers mais, rien de valeur. Heureusement, la propriétaire a dit la même chose:

- Non, on ne m'a rien volé, il n'y avait que des papiers sans importance

heures après Sinon, cela voulait dire que moi, . Je suis resté là quelques temps et là, il s'est passé tellement de misère. retourne à la cave je ne suis pas encore sorti??

Quand les Falangistes descendaient l'escalier pour une nouvelle, selon les précipitations de leurs pas de la personne s'ils venaient chercher quelqu'un pour le tabasser, ou nous apporter quelque chose. Leur pas était moisi pressé on comprenait ..

Un jour, ils ont pris un jeune, un gaillard, fort. d'une tranchée d'ânes ! Quand ils l'ont ramené, il était dans un état ! On l'avait frappé avec une verge de taureau ! La verge avait un plomb au bout et comme il le battait de face, la verge se pliait sur les clavicules chaque côté du cou et tapait dans le dos, alors sur tout le dos c'était gonflé, c'était noir comme un pinçon que l'on se fait sur les doigts et cela sur tout le dos.

Quand il revenait on lui mettait tout de suite des serviettes mouillées. Nous le faisons manger, nous avons une cafetière, on le faisait boire du lait avec la cafetière. Au bout de quinze jours, enfin quand il était à peu près remis, quand il était redevenu bien portant, ils le reprenaient ! un jour son venu le chercher et amenait Almamsa à L'Eglise des commandants à Mort??

Le plus torturé c'était celui que mon frère avec conseiller de pas se suicider Alicante C'était un de ceux qui étaient le plus abîmé, qui avait dit à mon frère :

- Je voudrais me suicider Et mon frère :

- Ne fais pas le con ! Écoute, tant qu'il y a de la vie il y a de l'espoir, laisse faire !

Il lui remontait le moral. Il aurait mieux valu qu'il se suicide. Oh punaise ! Si tu avais vu cela, c'était effrayant ! Ils l'ont tapé avec baton. Des raies ouvertes qui coulaient, ils l'avaient mis à part dans une cave tout seul. Des fois, ils laissaient la porte ouverte pour faire rentrer l'air... Je suis allé en cachette le voir : il avait sur le côté de la tête, la peau qui pendait sur son oreille et de grandes balafres sur le visage et sur le corps... Il était en sang, ils l'avaient battu avec un bâton, il me dit :

- Quand j'ai parlé avec ton frère à Alicante, j'avais perdu espoir, mais là, c'est la fin !

J'ai pleuré, je n'ai pas pu lui parler, je suis reparti ne sachant quoi dire. Ils l'ont gardé trois ou quatre jours à part. C'était épouvantable. C'était vraiment pas beau à voir. Il était devenu fou, il demandait à boire faisait : *Agua, agua, agua, agua*. En mimant simplement comme ça ! Il buvait en levant ses bras en l'air. Un jour, ils l'ont jugé puis transporté à Almamsa. Almamsa à L'Eglise était l'endroit où les prisonniers étaient tous des condamnés à mort.

Un jour de plus il était mort, mais ils voulaient le fusiller quand même ! Ils l'ont sorti sur une chaise, ils l'ont amené au cimetière et l'ont fusillé. Pour eux c'était un signe de justice, sûrement qu'il en avait descendu quelques-uns. Naturellement, il y avait beaucoup de haine

Dans la prison, nous étions serrés tous l'un contre l'autre pour dormir et il était difficile de bouger. Nous couchions l'un cote de l'autre, d'un cote, de l'autre cote pareil les pieds à cote de se des autres en dormant je passais ma jambe par-dessus mon voisin, celui-ci me repoussait la jambe... C'était mon futur beau-père ! lui son frère et intervenu il l'a sauvé, son frère était Falangiste ? mais on l'a transporté à l'église ALMANSA

Malgré toute cette souffrance et toute cette peine, nous rigolions entre nous, on s'amusait, nous avons inventé un jeu que l'on appelait l'avion. Il fallait qu'il y ait des complices, il fallait être quatre... Nous attendions quelqu'un qui ne connaissait pas le jeu...

- On va faire l'avion ! Toi, viens, tu seras le moteur, toi, tu seras l'empennage.

Alors, les nouveaux, qui ne connaissait pas le jeu- Tu seras la carlingue Les deux moteurs de chaque côté, la carlingue et un autre faisait la queue. Pour faire la carlingue, nous lui levions les jambes, on lui attachait et on l'allongeait et, à ce moment, quelqu'un lui baissait son pantalon et versait de l'eau sur les fesses, l'autre se crispait et remontait les fesses à la hauteur du nez de celui qui faisait l'empennage. Je ne sais pas qui avait inventé cela, mais on rigolait bien, on ne peut pas dire que c'était très malin, mais vu les conditions de notre vie à ce moment ! Un jour, ils amènent un homme, son nom était El Tio Sant Titon, *El Tio* (l'oncle) c'était quelqu'un, très populaire dans les misères et les gitans c'était le dernier voleur de grands chemins ! J'avais déjà entendu parler de lui, on en parlait beaucoup, c'était comme une légende. Il était très grand et costaud, il avait une jambe de bois à la hauteur du genou et pour marcher, il avait une canne, GAROTE si on peut appeler cela une canne, qui était très lourde. Il avait été le patron d'un bordel ! et le roi des gitans. Les Gitans le respectent, et quand il donne un ordre, ça se fait, il avait été patron d'un bordel à Caudete jusqu'à ce que la personne n'ait été propriétaire de ce lieu, la maison est restée fermée longtemps. Le premier métier de cet homme était forgeron. D'après la légende, quand il avait besoin d'acier il allait à la gare, il volait des rails à cette époque le rail était plus court et les prenait sur son dos pour faire des outils, mais du village à la gare il y avait deux kilomètres ! Bon, c'est la légende... Il était le roi des gitans, il était respecté, les gitans ne faisaient rien sans ses ordres. Si quelqu'un vendait un âne, un mulet et s'il trompait l'acheteur, cela se réglait devant San Titon, l'autre devait rendre l'argent et reprendre son bien. Les petits voleurs quand ils commettaient un vol pour faire accuser al TIO SANT TITON à leur départ criaient ! Sant Titon !. toute la police du territoire était à sa trousses comme il aidait les pauvres il demandait de l'aide ça se faisait avec plaisir. - San Titon !

Toute la police était à sa trousses, dans la région c'était le bandit numéro un. Quand la police l'accusait des forfaits qu'il avait pu commettre, il leur disait et refusait les autres accusations qui étaient mises sur son dos. Il y avait eu des petits malfrats qui revendiquaient leurs méfaits en se réclamant de son nom.

Quand San Titon les attrapaient, il se faisait justice, il n'hésitait pas à les descendre. C'est ce qu'il nous a raconté ! Je ne mets pas en doute tout cela, ni en vrai, ni en faux... Tiens ! Une autre histoire qu'il nous a racontée : un jour, il était à la terrasse d'un café Villena avec une fille, avec sa *navaja poignar a crin d'at ret*, toujours à portée de main. La fille assise du côté du café et, lui, tournant le dos à la rue. La fille voit arriver un homme avec le regard plein de mauvaise intention.

- Fais attention, derrière toi ! lui dit-elle à voix basse

Quand l'autre arrive à sa hauteur, avec sa *Nabaja* il lui ouvre le ventre ! C'est ce qu'il nous a raconté. Nous nous asseyons près de lui et il nous racontait ses prouesses ! Jamais il nous a raconté comment il avait perdu sa jambe, jamais un mot... il fallait bien passer le temps Il n'est pas resté longtemps avec nous, peut-être quinze jours. Après, ils l'ont emmené à Alicante, où il a été fusillé.

Quand les Falangistes en avaient assez, dans les caves ils arrivaient, ils appelaient un prisonnier, ils lui lisaient les actes d'accusations le martirisaient pour le faire avouer et après, le prisonnier était transféré à Almensa. Almensa, c'était une église qui servait de prison ! Lorsque la garde civile avait un nombre important de condamnés, ils les appelaient, leur attachaient les mains et une quinzaine de personnes on les fessait monter dans une camionnette entourée de gardes, civils car c'était eux les bouchers, après le véhicule prenait la direction du cimetière. Au cimetière les fosses étaient déjà prêtes ainsi que la mitrailleuse.

Ceux qui rechignaient crier à la mort, recevaient des coups de crosse pour les faire avancer et taire, ils étaient alignés et la mitrailleuse faisait son œuvre, ensuite l'officier passait et tirait le coup de grâce sur chaque martyr... Après, ils faisaient basculer les corps avec le pied dans la fosse et les enterraient... vive Franco Franco Franco

Un jour, les prisonniers ne voulant pas être embarqués comme des moutons se sont barricadés dans l'église, ramassant ce qu'ils ont pu trouver à l'intérieur pour se défendre... Quand la garde civile est venue pour annoncer les noms des prochains condamnés, les prisonniers ont refusé de se rendre, la garde-civile barricadée derrière la porte. Par les fenestrons de l'église, ils les ont tous descendus ! Sur les murs il y avait des traces de mains ensanglantées. Les familles arrivaient de Caudete à Almensa, en faisant le trajet à pied d'une vingtaine de kilomètres, coupant par les montagnes... En arrivant au sommet surplombant le village, elles entendaient parfois le bruit de la mitrailleuse, sans savoir lesquels étaient exécutés. Une fois arrivées au village avec leurs paquets, les gardes civils leur disaient que ce n'était plus la peine et qu'elles pouvaient reprendre les affaires qui restaient des suppliciés... Souvent les vêtements étaient tachés de sang. Voilà à quoi sert une église Almansa suppliant comme Jésus ! Un futur beau-père fut prisonnier dans cette église, mais comme un de ses frères était phalangiste, il échappa à l'exécution. Toujours Caudete dans cette prison, au grenier, il y avait dans un coin une fenêtre que les geôliers laissaient toujours ouverte. Cette fenêtre donnait sur une rue.

Je me demandais sans cesse, pourquoi elle était toujours ouverte ? la rue était à trois mètres plus bas on pouvait sauter

Pourquoi tant de facilité pour pouvoir s'échapper ? Sûrement qu'ils nous attendaient pour avoir une raison pour pouvoir nous descendre. Je me demandais ce qui se passerait si je tentais de sauter par cette fenêtre... Personne ne l'a fait, cela reste un mystère ! Il faut dire aussi que dans la ruelle où donnait cette fenêtre, un phalangiste habitait là ! Mon frère était déjà sorti de prison moi j'attendais mon tour mais quelle destination.

Le temps a passé et un beau jour :

- Marcel Diaz Martinez! Allez, prends tes affaires! vous ne pouvez pas comprendre, pour quoi on a envie de dire Merci en tremblant comme une feuille pour tant cette pas une faveur J'étais libre. il fallait se remettre au travail et reprendre la vie normale La vie continuait et au bout de quelques temps la mairie a convoqué mon père pour lui donner du travail casse des cailloux mon père et moi dans la rue de Caudete et là, et venu le moment de vous raconter quel jargon était ce fumier de garde champêtre. Voilà Le Maire de Caudete et un ancien émigré de Marseillan très ami de notre famille et qui a eu la chance de faire fortune en plantant un sepege dans sa propriété qui lui a valu des belles récoltes est sans richesses, quand il a cru en avoir assez il a tout vendu et a retourné à sa terre natale tant et si bien il a été élu Maire de Caudete est se lui quant Maire nous a donné du travail et tout les jours mon père et moi on casse des cailloux dans la rue du village un jour je vois arriver sur le chantier trois jeunes gens en costume civils et qui me disent bonjour en France moi étonné je leur regarde et leur demande, qu'est-ce qu'il veulent, voilà nous arrivons de France avec notre père qui est un frère du maire de Caudete il se fâche pour cause politique et malheureusement dans le voyage on nous a tout volé même l'argent on ne peut pas se changer ni manger et mon oncle maire ne veut pas nous aider, et alors que vouloir vous que moi j'y fasse,,? Depuis hier on n'a rien mangé mais se pas possible il faut

se debrouiller bon atande un momam dareter midi, il mon atendu a midi j'ai raconte tout a mon pere il ma demander quesque tu vas faire je vais sortir de caudete on trouvera bien quelque chose a manger les Arbres fruitier ses le monman les abricotier je saite ou ily ana au mois quil mange attention, au carde oui, a tout a heure on et parti ou je savait qu'il il y avais des Abricos, l'arbre en etait plein il les ramaser de partaire et les manger je leur di atende je monte a l'arbre je suis monte tout a coup en ba plus personne une voiz qui me di ale desan je desan et me demande les autr qui esa je ses pas j'aite tout seul au tu le dira, moi je ne cone pas tu parlera il matrape par la chemise je toune les bras et lui lese la chemise entre ses mains avec sa cane man fout un cout sur la tete il a cases sa cane je couler le cent et je me je me defant je par en couren, le garde arete ou je tire, avec le fusil vair moi; moi en couran je fese des zizac je croiller quil aler tirait je sius parti jusque au vilage le sant qui couler de ma tete jusque ma maison il y avais ma mere qui me dit s'il ta conu il le dira au maire et il viendron te chercher il vaux mieus que tu elle voir le maire et tu lui di que ses ses neuve y fera le posible pour arenger le mieu posible , va je suis parti ,apre etre soigner par ma mere, mais en route can jarive a la place d'el carmen je vois le maire et de lotre rue le garde avec ma chemise jevait directeman au maire et comme il comprene le france je lui di je nait riendi au garde mais a vous vous ferai ce que vous voudrai , les autre gas son vos neuve juste le garde avec ma chemise qui arive lui di voila il etait entrein de voler des Abrico avec dautre qu'il ne veus pas medire qui se a bien vas cher mon frere cherche mais neuve et amaineler en prison avec selui si ,, a plus tar ses une heure du matin bonsoir ils ont compris que j'étais Français et qu'il ne pouvait pas m'obliger à faire trois années de service militaire.

- Comme vous êtes Français, soit vous repartez en France ou alors vous faites vos classes ici. et serait Espagnol

Le choix était simple : l'armée ou l'expulsion. J'ai accepté de faire l'armée car, comme les Allemands occupaient la France, ce n'était pas le moment d'y pointer son nez ! Nous étions en 1940 ou 1941, l'année m'échappe... Alors, j'ai fait trois ans de plus ! D'ailleurs, un de mes cousins en France deus ans plus que moi fût fusillé par les nazis à la même époque. au monuman de Marseillan sont no et grave Manuel puche

Le régiment était un bataillon disciplinaire et, avec mes antécédents, ils m'ont fait jurer sur les déclarations qu'ils m'ont obligé à faire. Je ne savais pas trop quoi dire sur mes responsabilités et il ne fallait pas faire d'omissions dans mes déclarations, car, étant militaire, si cela se révélait être faux, il y avait risque de réclusion. Si tu as appartenu à un parti ou à un syndicat, tu ne peux pas mentir, car ils le trouveront ! Alors j'ai dit que j'étais aux Jeunesses Libertaires.

- Tu étais aux Jeunesses Libertaires ? me dit le commandant.

- Ben, oui, il fallait bien être quelque part.

J'ai fait le bête, il fallait ramper devant eux...

- Nous étions obligés d'appartenir à quelque chose ! Cela aurait pu être autre chose et eux nous rétorquaient :

- Ah, oui. Vous êtes tous des anges maintenant ! Vous n'avez rien fait !

- Qu'est-ce que vous vouliez que je fasse à mon âge Je suis parti comme artilleur à Valencia , les débuts dans l'armée ont été difficiles, mais petit à petit cela c'est calmé. Ils m'ont envoyé près d'une voie de chemin de fer qui va de Valencia à Alicante et qui fut construite du temps du dictateur Primo de Rivera. La voie ferrée avait de nombreux tunnels, chaque tunnel était transformé en poudrière et nous étions là pour les garder. Comme nous n'étions pas bien nourris, nous volions le soir dans les champs de quoi nous alimenter. Un jour, j'ai été autorisé à aller à Alicante, je suis parti à pied, c'était loin et il fesair une chaleur accablante, j'avais une soif, mais une soif... Sur le côté, des foser il y avait un petit canal qui passait sous la voie, et

qui se transformait en siphon pour ressortir de l'autre côté. Quand il ne pleut pas, dans ce siphon il restait toujours un peu d'eau... Cette voie était empruntée par les troupeaux, car il y avait beaucoup d'herbe tout le long. Le siphon était rempli d'excréments de chèvres et de moutons, mais j'avais tellement soif ! Je me suis dis... même si je crève... Il y avait tellement de merde sur la surface... Allez, tant pis ! Avec les mains j'ai repoussé ce qu'il y avait dessus et j'ai bu. J'avais trop soif. À ce moment-là, je pensais bien que j'allais crever, Au final je n'ai rien eu !

Quand je revenais au village de Caudete avec la poudre que je fauchais, je faisais des fusées pour amuser mes neveux et ils en gardent un bon souvenir.

De là, nous avons été envoyés en Aragon du nord et là j'ai été libéré du service militaire. De retour au village, la mairie nous a embauché mon père et moi pour case les pierres pour les rue la réfection des rues. Nous taillions les pierres, il n'y avait pas d'autre travail pour nous : nous étions des *rouges*... Le cousin phalangiste m'a donné du travail, faire des trous dans la montagne avec un pique et une pioche pour planter de la vigne et j'étais payé au trou... Mais... pour t'embaucher :

- Il faut, que je te voie sortir de l'église, hein ! Sinon !

- Aller à l'église, moi pourquoi faire ? Au contraire ! la modire ton eglise . bon sava

Quand je me suis amouraché de ma future femme, on vouler se marier ! Mais pour se marier, il fallait ceci, cela, et je suis allé voir le curé. C'était un vieux curé et, comme mon prénom c'est Marcel, l'Église n'acceptait pas ce prénom, prétexte que St Marcel n'existait pas en Espagne. En fait, mon nom de baptême était Salvador, mais comme mais frères ne voulait pas de ce prénom, tous m'ont appelé Marcel. Étant le dernier né de la famille mon père avait décidé de m'appeler Salvador, car c'était son prénom. Quand il est revenu de l'état-civil pour déclarer ma naissance il a dit :

- Oh ! Je ne me rappelais plus du prénom que vous m'aviez dit, alors j'ai mis Salvador.

Mais frères on pouser des cri non non sassera Marcel

- Non et non ! Nous l'appellerons Marcel.se eu qui on desider

C'est comme ça, désormais que tout le monde m'appellera. Comme le prénom Salvador ne me plaisait pas, plus tard j'ai demandé officiellement de m'appeler Marcel. Donc, pour le mariage pas question de s'appeler Marcel ! Le curé me dit me que marcel nesiste pas en Espagnol me dit tout ce qu'il fallait faire pour la cérémonie, mais moi je n'y entendais rien à tout cela. La fiancée devait mettre un voile et ceci cela... Un tas de truc

-Si vous voulez me marier, moi je m'en fous ...

Le curé a compris, il savait qui j'étais ! Le curé connaissait la vie me dit de ne pas m'en faire et qu'il me mariera quand même.

Au bout de quelques temps le travail manquait je suis parti cherche du travail a Barcelone, retrouver Joseph qui m'avait dit que là-bas il y avait du travail. ches un cousin qui habitait là-bas, nous lui avons demandé s'il pouvait nous recevoir, il a répondu, pourquoi pas ? Il était gentil, il avait déjà mon frère et sa famille, mais il nous a reçu.

À Barcelona, j'ai été embauché pour fabriquer des tuyaux, j'avais un moule et je coulais des tuyaux en ciment, puis je les démoulais et les laissais sécher. Je travaillais là, avec le patron cela se passait plutôt bien, c'était quelqu'un d'assez correct. Un jour, les ouvriers se sont plaints de leurs payes et sont venus me voir pour que l'on demande une augmentation, alors je leur ai dit :

- Et bien, on fait grève ! À partir de demain, nous, nous arrêtons de travailler et nous demandons une augmentation. Tous tombent d'accord, et le lendemain, c'était la grève :

- Qu'est ce qu'il se passe?

- C'est la grève, nous voulons une augmentation, je suis là pour les représenter, alors tu vois ce qu'il te reste à faire.

Le patron est allé se plaindre aux phalangistes, la grève a duré trois ou quatre jours. Les phalangistes arrivent à l'atelier :

- Marcel Diaz ?

- Oui.

- Nous allons te faire une proposition, il faut arranger ça !

Ils étaient *souples*, mais il faut savoir que pendant la guerre, il y avait dans le camp nationaliste, les phalangistes et les requetés et entre eux il y avait des divergences politiques. Les phalangistes se disaient du côté des ouvriers:

voilà la proposition;

- Cette grève, nous la couvrons, mais demain vous reprenez le boulot !

- Je ne peux pas vous donner de réponse, je représente les ouvriers, il faut que je leur en parle !

Nous nous sommes réunis pour discuter des propositions des phalangistes.

- Si nous avons fait une grève, c'est pour être augmenté !

Le lendemain, les phalangistes arrivèrent :

- Alors qu'est-ce que vous avez décidé ?

- Moi, je n'ai rien décidé, c'est l'ensemble des ouvriers qui décide !

Les phalangistes ont commencé leur discours...

- Tout peut s'arranger, mais maintenant chacun au boulot, c'est fini. Allez ! Au travail !

Tout le monde s'en va et retourne à son poste, je me demande ce qu'il vont faire ! Ils vont tous derrière leur poste se retournent :

- Non, nous ne travaillerons pas !

Je me dis. bravo ! Ça continue, j'étais assez content du résultat ! mais pas à leur goût

- Nous allons faire venir la force, comme ça, vous allez le reprendre le travail !

Ils partent en colère. Cela devait être un jeudi. Le vendredi matin, un ouvrier vient chez moi et me dit Marcel fait attention sa ne a pas plut il vont venir me chercher . Joseph travaillait dans une usine de ciment et je lui explique la situation.

- Il va falloir que l'on foute le camp !

Joseph était affilié à Barcelona dans un groupe qui faisait des coups de temps en temps, mais moi je n'y participais pas. Avec la famille à nourrir, j'avais suffisamment à faire, mais s'ils avaient eu besoin de moi, j'y serai allé. Ils se réunissaient dans un café de Barcelona.

Quand on se réunissait là-bas dans un coin du café, les compagnons savaient que ceux qui étaient assis à cet endroit, c'étaient tous des anarchistes. J'ai expliqué qu'il fallait que je foute le camp :

- Oui, mais pour passer la frontière, il faut quelqu'un qui s'y connaisse nous avons des enfants. Écoute, je vais chercher quelqu'un qui a des facilités pour faire des papiers.

Je rencontre le gars qui me demande ce que je veux. Je lui dis que je veux des cartes d'identité pour passer la frontière *légalement*. J'avais une famille, ma fille devait avoir dix-huit mois, je ne voulais pas passer en clandestinité. Il me demanda de l'argent, en rassemblant nos économies entre Joseph et moi, nous avons réunis l'argent. qui nous demander

- Je vais voir se que je peux faire avec ça...

- Le plus tôt possible !- Demain, c'est prêt !

Mais le temps passe et toujours rien. Je retrouve dans le même café le compagnon qui m'a présenté le gars et me demande si cela marche mon affaire.

- Rien, nous lui avons donné le pognon et toujours rien.

- Comment rien ?

-Eh ! Oui, nous lui avons donné tout ce que nous avions, on a plus un rond.

- Ce n'est pas possible ça ! Venez avec moi !

Nous prenons les rues de Barcelona, arrivés à une maison, nous poussons la porte, nous montons les escaliers, le compagnon frappe à une porte.

- C'est moi !

L'autre répond :

- Oui, oui, rentre !

Le type était assis sur un lit en fer :

- Qu'est ce qu'il y a ?

- Comment cela se fait que tu as pris l'argent et tu n'as pas donné les papiers ?

- Je ne les ai pas, je n'ai pas pu...

Le type cherchait des excuses...

- Quoi ? Tu lui as pris l'argent alors que tu savais que tu n'aurais pas les papiers ?

Et le compagnon en colère lui a envoyé un coup de poing, l'autre est passé par dessus le lit et s'est affalé contre le mur ! Le compagnon sort de sa poche un *navarra*.

- Qu'est-ce que tu veux faire ?

-Eh bien, des types comme ça, il faut les descendre !

L'autre :

- Laissez- moi ! Laissez- moi !

Nous l'empêchons en le poussant dehors... Et nous partons.

- Et maintenant qu'est ce que l'on va faire ?

Nous n'avions pas récupéré notre argent, ni eu de papiers, mais il fallait partir !

Le compagnon nous dit :

- Je connais un gars qui passe la frontière, il passe des documents, mais il passe comme il peut. Il faut faire quelque chose, il nous faut partir

Nous avons décidé de rencontrer ce gars, car nous ne pouvions pas en rester là.

- Bon, je vais le contacter.

Il trouve le gars assez vite :

- Oui, d'accord, je peux vous accompagner, je suis déjà passé comme ça, mais je ne peux pas vous dire que je suis un passeur... Je connais tout juste... J'y vais tout seul, mais il faut se méfier, c'est dangereux, la garde civile contrôle la montagne.

- De toutes façons, il faut que nous partions, je ne veux pas retourner en taule !

- Il y a aussi un gars qui veut partir en France avec sa fiancée, parce qu'ici les parents ne veulent pas les marier !

- Nous, on s'en fout, qu'ils nous suivent, s'ils ne nous en merdent pas!

- Combien sommes-nous ? Mon frère Joseph, sa femme, sa petite, Rosalie ,ma femme et ma gosse, Carmen,moi, le Gars avec sa fiancée et le passeur Total neuf et ses boucoux pour pase clandestineman .

Nous étions neuf, cela faisait du monde. a pre avoir remercier mon cousin et toute sa famille car il etait la an larme car il etait convencu que nous nirion pa loin Le dimanche, nous sommes partis, nous nous sommes retrouvés à la gare pour prendre le train vers Figueras. ?

Nous prenons donc ce train avec les enfants, les paquets, c'était visible que nous fuillons !

Nous avons décidé de descendre du train et de prendre à travers la montagne. Les enfants dans les bras par la montagne, deux... trois nuis car nous marchion que la nuis le jour on campe comme ça... Nous marchions tout jour devant nous marchions... En réalité nous tournions en rond ! La nuit, nous suivions les étoiles, mais les étoiles, il ne faut pas les suivre, parce que les

étoiles suivent leur cours ! Cela fait que de l'endroit où nous partions le soir, après avoir marché toute la nuit avec les enfants, nous nous retrouvions à notre point de départ !

Quand nous approchions d'une ferme, les gens nous fermaient la porte au nez. Ils avaient peur de la garde civile qui les avait avertis de ne pas ouvrir aux fugitifs. Quelques fois des gens nous aidaient. Un jour que long se reposer pret d'une Fontaine nous avons campé là. Deux gars avec un sac arrivent : il avait leur de deus houvrier, salud l'onpromene . Et oui

- Vous vous promenez ? Vous allez en France ?

- Nous ? Non !

- Cela se voit comme le nez au milieu du visage !

Un des gars ouvre le sac et sort une mitrailleuse.

- Nous sommes des résistants. Comment ? Où allez-vous comme ça ? Vous êtes fous ! Vous allez vous faire arrêter ! Nous pouvons vous proposer quelque chose : les femmes et les enfants repartent à leur maison et les hommes vous venez avec nous.

- Non, non pas question ! J'ai déjà donné, s'il faut se défendre je me défendrais, mais je ne marche pas !

- C'est votre choix ! Vous avez à manger ?

- Non, nous n'avons plus rien !

- Et vos chaussures.bien fatiguer.. Restez là, faites attention, nous partons, mais nous allons revenir ne bouger pas de la ...

Et ils sont partis. Au bout de deux heures ils sont revenus avec du pain, de quoi manger et des sandales.

- Si vous voulez partir, allez-y, mais vous n'irez pas loin ! Vous prenez cette direction et si vous arrivez... Vous direz aux communistes que, quand nous serons victorieux, nous nous arrangerons avec eux !

Plus tard à Marseillan, je leur ai dit, mais cela ne leur a pas plus.

Ils sont partis et nous avons continué notre chemin. Nous nous traitions de cons, chacun était à bout. bon tu est si degourdi prend la tete toi onvera et le landemain la meme chose

Il faut imaginer la nuit dans la montagne, ne voyant rien, ne sachant pas ce qu'il y avait devant nous ! Aller toujours devant avec des enfants dant les bras... Mais... si tu tombes dans un trou ou une rivière, s'en est fini pour toi ! Et tout cela avec des enfants dans les bras le couples de Fience le soir il se maite a les car , natureleman nous navion pas le meme hocjectif...

Ma belle-sœur n'avait plus de lait pour nourrir son enfant la petite Rosalie, et ma femme donnait encore la tétée à ma fille ma petite Carmen, alors elle donna le sein aux deux enfants. et pas grand chose amanger

Le dernier *repas* que nous avons pris, c'était des figues que nous avions trempées dans de l'eau. C'est ma femme Lola qui a mangé les quatre figues et but le jus.

Treze jours comme ça Un soir -.Nous sommes en France ! s'écrit notre passeur. ! Quelle joie ! Vous ne pouvez pas vous imaginer ! on pleure de joie

Nous avons cherché un village et enfin trouvé, nous avons dormi sur les marches de la mairie.

Le matin, les gendarmes nous ont réveillé. nous etion rouler dant no couverture Ils nous ont donné à manger, nous nous sommes expliqués, nous avons dit que nous étions Français, que j'étais né à Marseillan. J'ai contacté ma sœur pour qu'elle vienne nous chercher

En France, mes sœurs Isabella, Catarina et Antoinette. était mariée et avait un enfants, son mari était Français.marechal feiran a Bessan Ils sont venus nous chercher et nous sommes rentrés chez nous. Quelques temps plus tard, les communistes nous ont accueillis comme des héros et c'est à ce moment que j'ai raconté ce que les guérilleros m'avaient dit de leur dire !sa ne leur a pas plus tanpi

À Marseillan, avec les communistes, ça discutait ferme sur les événements qui s'étaient passés en Espagne !! Je leur ai dis que si nous avions perdu la revolution cetait de leur fautes c'était

par leur faute et qu'ils avaient vendu l'Espagne à Staline ! Joseph avait plus d'arguments que moi pour les contrer.

Le député communiste de l'époque Gros ayant compris que c'était par leur faute que mon père fut expulsé, fit tout pour faire revenir en France. Avec le fils du député Elise Gros nous étions amis, je suis resté ami avec lui jusqu'à sa mort. Il était communiste, mais pas doctrinaire, et avec lui je pouvais discuter sans en venir aux poings !

À Marseillan, au bout d'un ans Lola, ma femme ne se plaisait pas, elle a voulu repartir : en Espagne

- Moi, je reste ici, si je retourne en Espagne je vais en prison.

Elle décida de repartir avec le bébé ma petite Carmen. En arrivant à Barcelona, la garde civile l'arrêta et la mit en prison. Ils voulaient savoir où j'étais. Lola leur dit que j'étais en France et que je ne retournerai pas en Espagne. Elle resta quelque temps en prison. Le temps passant chacun a refait sa vie...

Avec le temps, je suis devenu presque végétarien ! Mon frère aîné Antoine, a eu deux jumeaux, ils sont toujours vivants, ils n'ont jamais mangé de viande de leur vie !

J'ai deux filles Carmen et Paquita en Espagne deux petit Fils., un fils et un petit fils. A Montpellier

Non... Je n'ai pas raconté tout cela à mes enfants car il me semble que je leur gâcherais la vie ! Je suis fâché avec mon fils depuis six ans... Mon petit-fils, je ne vais pas troubler sa vie si ses Grand parents lui ont dit que je suis quelqu'un de pas très fréquentable... Même si je suis gentil,,!... Qui a raison ? Je laisse ses parents s'en occuper, qu'il soit heureux !

Il y a quelques jours m'est venue l'idée de le contacter et de lui donner mon adresse...

Pour lui dire que je l'aime et malgré tout que je l'aimerais toujours.

Un jour, il lira ce livre ! et pourra juger par lui même. Qu'el gachie, Dant le chemin de la vie

Persone n'est parfait ON PEUT TREBUCHER ET SA FAI MAL

LON RESTE MARQUE POUR LA VIE

FIN

Marcel Diaz est né en 1920, à Marseillan, dans l'Hérault.

Mai parents se sont installés en France en 1916. Enfant, je préfère découvrir par moi-même ce qui m'intéresse, gambader dans la nature ... la curiosité et la liberté et ses enpregne dant moi desir de liberte que je d'efandre contr vent et Maré Les circonstances de la vie font que je fréquenteré en 1930 l'école de Saint-Paul-de-Vence où Célestin Freinet est instituteur! Une rédaction un reve de Salvador di Marcel, déclenchera bien malgré moi une émeute d'extrême-droite cléricaliste contre Célestin Freinet.

De retour à Marseillan la vie suit son cours jusqu'au jour où ma famille est expulsée vers l'Espagne en 1934.,? AVOIR

18 JUELLET 1936 COUT D'ETAT DU GENERAL FRANCO

Quand arrive la Révolution espagnole en 1936, c'est avec le même esprit

REVOLUTIONNAIRE que je me retrouve au cœur du conflit. pour participe a la formation la colouna CNT-UGT Torres-Benedito. A Castellon de la plana ca je suis le premier a etre entre

dant la cazerne de Castellon par chance me battres pour detruire les sansu du peuple de la republique Espagnole FRANCO ET TOUT SA RACALLE

j'ai 16 ans. combatreut sur le Front de Teruel. dans les trancher le froid la pluïs des héureux de garde devant les tranches des mort des blesser trois,ans les marche les combat Fait prisonnier à Alicante, est interné au camp d'Albatera puis mit en prison dans le village familial... En 1945, je quitte clandestinement l'Espagne.

Soixante-quinze ans après le début de la révolution espagnole, j'ai voulu témoigner de cette période, celle de mon adolescence, d 'avoir acompli au momam voulu Lutait a arme egale , elas no , seul ,ma volontait est mon courage de vouloir enfin livre la justice et la liberte a se qu'il a non ,le droit le peuple travailleur, ce qui on combatu pour aracher cette libertait que long peus aujourd'hui pofiter ,est j'an suis fier ,moi je peus me regarde ,dant une glace, cenait pas le quas de tous; Elas

Un long silence qui marque ma profonde défaite de l'espoir qui m'animait. je voulait donner mon témoignage a qui donc pouvait le recevoir sinon les libertaires.FIJLL

Peu de mot sur ma vie après mon retour en France, juste quelques anecdotes car toujours j'aime , parler, chanter ou danser, mais resté secret...

*Car des foit la verite est pas toujours bien comprises le fanatisme trouble les pasions et l'on n 'aime pas , la VERITER s'il ni a pas de profie .se vendre, ?Je ne peus pas comprandre coman il peuve encore croire a leur Dieus ?le qu'el dieus il plusieurs des dieux . joseph? premier martire du pouvoir en place , Cette un homme du peuple qui voulait la paix est la fraternite sur la terre pas aux ciel, a prait lavoïr sacrifier lavoïr fait leur matire pour profit de cette legende des centene annes. jusque a presan cette croillance aveugle de quelque s'un car il faut pas croire que tous ses aristocrate curé croix en dieus en comansan par le pape, croire en dieus ses leur metier s'il son enbicieu il monte en grade ,PAPE chef suprême de l'eglise, tout les pouvoirs ? sa napechera pas de nourrir les vers? ales les vers ,sait le PAPE AAAMAIN . **L'HOMME DOIT AVOIR SA PERSONALITE QU'II SES FORGES LUI ,MAIME** en donan le mailleur de sa vie ,donan l'exanple chaque jour. respecte comme tu voudre que long te respecte, aimes comme tu voudre que l'on t'aime.Ses tont coeur qui d'oït te dicteé ta volonte san atandre que sois disan le bon Dieux qui te donne les ordres ? **Enfin il faut bien finir , le presan, est lavenir ,nous donneras le mon d'ordre , car je voudrait avoir a portait coi reflichir , Insi soi_til == Pardon pour les faute d'octographe***

;

FIN

MARCEL DIAZ MARTINEZ

